Hors la nuit

Sylvain Kermici

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM



HORS LA NUIT

SYLVAIN KERMICI

série noire
GALLIMARD

HORS LA NUIT

SYLVAIN KERMICI

série noire

GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

SYLVAIN KERMICI

Hors la nuit

nrf

GALLIMARD

À Marie

Vos parents sont morts et vous êtes seul. Votre père succombe à une crise cardiaque. Il glisse sur le trottoir enneigé pour ne jamais se relever. Deux heures plus tard, vous vous retrouvez dans une chambre d'hôpital. Votre mère sanglote dans un coin. Vous vous approchez du lit. Le visage du vieil homme baigne dans sa propre lumière frémissante. Tous les morts affichent le même air moqueur, comme s'ils plaignaient les vivants de demeurer de ce côté-ci du miroir. Il est évident qu'ils savent quelque chose que les vivants ignorent. Votre mère dit : « C'était un homme bon. Il est au paradis à présent. » Trois ans plus tard, les médecins diagnostiquent chez elle les symptômes de la maladie d'Alzheimer. Une fraction de seconde, elle éprouve une sorte de blanc. Elle est dans la cuisine, devant les plaques du four. La radio ronronne sur le réfrigérateur. Une amie doit passer la voir, mais elle a du retard. Elle est en train de tourner une cuillère en bois dans une casserole pleine de purée grumeleuse. Le temps s'enraie. Sa main s'immobilise. Ses yeux se fixent sur le mur. C'est comme si, soudainement, elle s'était dilatée au point de tout oublier, qui elle est, où elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle est. Une vague rumeur corporelle. Un mensonge offrant moins de résistance que la purée. Le temps reprend aussitôt. Son identité retrouvée, battant de nouveau une évidente plénitude, elle réimprime un mouvement de rotation à la cuillère. Elle sait qui elle est, son bras le lui dit, l'effort. L'absence est si brève qu'elle préfère l'ignorer, comme elle ignorera les suivantes, plus fréquentes et rapprochées. Elle ne pourra pas faire semblant longtemps. La chute est rapide. Elle se retrouve dans une institution privée. Vous lui rendez visite une fois par mois, parce qu'il le faut. La chambre respire ses secrets sans importance, son odeur fétide de déclin. Ce n'est plus votre mère, c'est l'ombre de votre mère. Elle passe les journées sur une chaise à contempler le vide, le lent battement des paupières rythmant son exil intérieur. Ses cheveux gris sont ramassés en chignon au sommet du crâne, ils sentent la nourriture d'hôpital. Vous l'avez embrassée sur la joue, une fois, au début, mais n'avez jamais osé recommencer. Apprécier la noblesse de son visage émacié demande un effort. Elle ne fait rien, absolument

rien. Son action humaine est réduite à néant. Cependant, elle n'est pas au point mort, plutôt en suspens, flottant hors de toute peur. Débarrassée des souvenirs, elle affiche une forme de sérénité cruelle pour qui fait l'effort de percer la couche de cire blême de sa peau. En général, vous passez une dizaine de minutes devant la fenêtre avant de repartir, engourdi par la climatisation fonctionnant à plein régime. Votre frère vient souvent la voir, mais vous savez que c'est uniquement pour complaire à sa femme, Isabelle, qu'il est comme vous au fond, qu'il se fiche d'elle et attend sa mort sans émotion (ainsi a-t-il assisté à l'enterrement du père mais refusé de voir le corps à l'hôpital), ou avec l'espoir d'un soulagement, comme après la résolution d'une tracasserie administrative. Ce qui vous dérange le plus dans les visites, ce n'est pas votre mère mais la proximité des malades. Partout ça s'agite. Ça crie et ça gémit du matin au soir. Ça se prend pour des gens célèbres ou des objets ou des animaux. Ça se masturbe frénétiquement. Ça se chie et se pisse dessus avec des sourires narquois. Dès que les infirmiers ont le dos tourné, ça s'inflige des blessures. En général, ça essaie de se tuer ou au moins de se faire le plus de mal possible. Un champ exploratoire de la détresse : ils sont incapables de supporter ce qui se passe à l'extérieur, comme ils sont incapables de supporter ce qui se passe à l'intérieur, dans leurs étranges paysages mentaux. Néanmoins, fait troublant, ils ont la certitude de ne proférer que la vérité. Tantôt incohérente, inarticulée, tantôt nette et précise, mais toujours vérité. Le problème est que personne ne les comprend, personne ne les écoute. Vous, vous les écoutez, vous les avez écoutés, et certaines voix vous hantent encore. Le séjour de votre mère à la clinique va durer un an. Un matin, les infirmiers la retrouvent écroulée par terre, morte en position fœtale, le visage tourné vers l'espace aseptisé sous le lit. Alors qu'ils la soulèvent avec précaution, ils se demandent ce qu'elle a bien pu voir ou entendre là-dessous avant de mourir.

Soudain, sans raison, le trajet en métro qui vous ramène chez vous du travail devient un calvaire. Votre gorge se serre, vous commencez à avoir du mal à déglutir. Vous regardez autour de vous. Le tunnel déroule son ruban noir derrière les vitres. Les autres usagers clignotent dans l'asphyxie des néons. Assis sur une banquette, vous bougez le moins possible et respirez à peine, les mains sur les genoux, la tête droite. Vous détournez les yeux des visages hostiles pour vous focaliser sur des détails que le hasard porte à votre attention, boucles agressives d'un tag gravé sur une paroi, prénom féminin, moitié de slogan sur une publicité pour un shampoing ou pour des cours particuliers. Vous vous y accrochez avec émotion, comme s'ils allaient vous révéler quelque chose. *Viens me sucer la bite… Je te baise par tous les trous… Dehors, les nègres… Ta mère est une sale pute… J'encule les flics… Capitalisme = SS…* Ou, le plus souvent, des messages plus

abstraits, une lettre, un chiffre, un mot avorté, au bord de la dissolution, comme vous, comme tous les usagers de la rame. Mais rien n'arrive que votre station. Ne pas paniquer. Ne pas avoir peur. Tenir bon. Sortir. Un pied devant l'autre. Vous quittez le wagon. Vos pas résonnent contre les murs carrelés. Un homme rit derrière vous. Un téléphone sonne. Le courant d'air qui vous saisit au bas de l'escalier mécanique vous requinque. Vous vous arrêtez pour reprendre votre souffle. Une femme vous bouscule sans un mot. D'autres tags injurieux ou méprisants défilent sournoisement autour de vous, durant la lente remontée vers la sortie.

Certaines heures semblent tirer leur source des paupières closes des dormeurs. Vous arpentez la ville assombrie. Le temps est humide. Vous marchez vite, croisant des noctambules tirés par des chiens ou le remords. Vous jetez un œil à travers les bâches qui claquent autour d'un chantier. Les travaux ont déterré nombre d'objets hétéroclites dormant dans la boue rougeâtre, un continent perdu de meubles, sommiers, jouets et bibelots, vêtements démodés, livres aux pages collées, peintures assombries d'aïeuls surpris de surgir du néant après tant d'années. Un peu plus loin, le trottoir bosselé par les racines d'un orme vous fait trébucher. Vous ne manquez pas d'enregistrer les fenêtres solitaires brillant ici et là, une vieille habitude. Les vitrines des boutiques, que vous détestez le jour, retiennent à présent votre attention. Vous faites une halte et sondez les profondeurs d'un magasin de meubles. La veilleuse cercle de rouge les bureaux design, les canapés et les lustres sur les tapis. Vous n'avez aucune attirance pour ce type de confort, pour l'intimité mise en scène, et pourtant, vous pourriez rester des heures devant. Vous vous décidez à repartir sous une pluie fine. La rumeur de la ville est languissante. Vous vous sentez lourd, un peu nauséeux, mais ne désirez pas rentrer immédiatement. Vous traversez une avenue où quelques voitures circulent encore, dans un lent battement d'essuie-glaces. Une jeune femme en peignoir fume une cigarette devant la porte d'un hôtel. Vous vous éloignez, remontez une rue étroite empestant l'urine. De vieux panneaux de signalisation ont été arrachés et alignés sur la chaussée. Vous connaissez le quartier qui s'étend au-delà, une zone industrielle en partie incendiée et qui n'en finit plus d'attendre un plan de rénovation urbaine. Le sol défoncé et les allées portant des noms de dictateurs communistes. Des parkings où gisent des Caddies et autres épaves. Des entrepôts couverts de graffitis et servant de repaires à des oublieux sans histoire. Un vieux théâtre désaffecté, La Sirène Bleue, tapi derrière des palissades. Vous traînez dans le coin une vingtaine de minutes, avec la sensation de faire du surplace. Les gouttes piquent le sol luisant, vide et noir. L'effet est absolument sinistre, mais vous ne pouvez vous empêcher d'y trouver une sorte de liberté

appréciable. Vous pourriez aller plus loin, atteindre le quartier suivant, composé d'un damier de pavillons et de jardinets identiques, fades et laids, mais la pluie redouble et vous réalisez que vous êtes trempé. Vous relevez le col de votre veste et rebroussez chemin. Un sac plastique se colle à votre chaussure et vous retarde un instant. Retour sur l'avenue. L'enseigne d'un bar brille par intermittence au carrefour. Vous y pénétrez afin de vous mettre à l'abri. La salle est petite, allongée. Un homme aux yeux rougis vous dévisage, affalé sur le comptoir. Vous vous asseyez et constatez que l'habitué fixe toujours l'endroit où vous vous teniez un instant plus tôt. Deux autres clients discutent à voix basse à la table voisine. Le thé que vous avez commandé est insipide mais chaud, c'est ce qui compte. Il vous semble entendre une musique douce, très faible, impossible de vérifier si elle existe ou si elle fait partie de votre imagination. Au bout d'un moment, vous vous mettez à suivre la conversation des deux hommes. « J'ai changé de voie, pérore l'un d'eux. Je fais des récits de vie. Je vais chez les gens, souvent des pauvres. J'écoute leurs histoires médiocres et ennuyeuses. Putain, ils n'ont rien vécu, ils n'ont rien à dire. — Comme la plupart d'entre nous. — Je prends des notes et j'essaie d'en tirer un livre pour eux. Pour leurs proches, s'ils en ont. L'histoire romancée de leur vie, si tu veux. — Ah ouais ? — Évidemment, il faut savoir enjoliver les choses, épicer la réalité avec un peu d'aventure, un peu de romance. Pas mal de sexe, mais soft, hein ! Ça doit rester crédible. — Et tu y arrives ? » L'autre s'esclaffe. « C'est un vrai job, si tu veux mon avis. Y a du blé à se faire. Ils donneraient cher pour avoir la possibilité de rêver. » Vous payez, passez une nouvelle fois dans le rayon fixe de l'habitué, qui ne bronche pas, et sortez du bar. L'averse s'est calmée. Vous retournez chez vous d'un pas vif, sans vous laisser distraire par une devanture ou une fenêtre éclairée. Le sol résonne durement dans vos jambes et votre dos. Vu votre épuisement soudain, il est clair que vous êtes parvenu au bout de la promenade nocturne. Vous poussez un soupir de soulagement en retrouvant votre immeuble. Le hall sent le moisi, le silence.

Vous louez un studio meublé dans le centre depuis une dizaine d'années. Vous ne lui avez jamais accordé une grande attention, négligeant les menues réparations et les travaux de peinture nécessaires, aussi commence-t-il à être sérieusement défraîchi. Vous vous en fichez. C'est comme si vous l'occupiez sur la pointe des pieds, en passant. Tant qu'il répond à vos besoins sommaires… De plus, à part vous, personne n'y est jamais entré, personne n'a eu l'occasion de fouler la moquette râpée et tachée par endroits ni de s'étonner du fait que les seuls livres sur les étagères de la bibliothèque soient vos vieux manuels scolaires. Cela n'est pas près de changer, alors pourquoi feriez-vous le moindre effort ? En vous

couchant ce soir-là, vous vous dites que le studio ressemble à une planque. Vous ne le savez pas encore, mais c'est bel et bien ce qu'il finira par devenir, une planque. La chambre donne sur une ruelle calme. Lorsqu'une voiture passe dans la rue adjacente, une bande lumineuse raie brièvement le plafond, d'un bord l'autre. Vous suivez chaque véhicule par la pensée, vous l'écoutez se fondre dans la rumeur ambiante, telle une vague refluant vers la mer. Une planque… C'est au moment de sombrer dans le sommeil que vous devinez le murmure inaudible d'une télévision ou d'une radio quelque part dans l'immeuble, à côté peut-être, ou à l'étage inférieur. Le plafond grince, sans doute est-ce le voisin du dessus qui change de position dans son propre lit. Une toux feutrée prend le relais. Une succession d'infimes parasites nocturnes. Vous vous tournez vers le mur et remontez la couverture sur vos épaules, emportant avec vous, dans un rêve en clair-obscur, l'image d'immeubles gigantesques qui dominent la ville de leur masse ténébreuse et forment une barrière infranchissable. Ils se mettent à danser autour de vous, se massent. Aussi loin que porte le regard, il ne va pas au-delà.

La société pour laquelle vous travaillez organise un pot de fin d'année dans un hôtel luxueux. La musique est forte et les spots lumineux balaient nerveusement l'espace. Vous passez la soirée seul dans un coin, à vous gaver de petits fours, vous interrogeant sur l'identité des hommes et des femmes à moitié ivres qui dansent sur la piste aménagée ou se bousculent près des vestiaires. Vous en avez déjà croisé certains, mais la plupart sont de parfaits inconnus. Vous travaillez pour une caisse d'assurances. Vous vérifiez des comptes sur ordinateur, ouvrez et clôturez des dossiers pour ceux des étages supérieurs. Vous ne voyez personne. Les échanges se limitent aux courriers électroniques. Ils ne semblent pas avoir remarqué votre présence. Vous n'arrivez pas à déterminer si leurs rictus sont des sourires, ou plutôt à quel niveau de l'échelle des sourires leurs rictus se situent. Il est étonnant que votre position particulière, votre isolement, vous frappe maintenant, avec force, alors que vous avez toujours baigné dedans et que cela n'a jamais éveillé en vous qu'un vague ennui. L'horloge indique près de minuit. Il est temps de rentrer. Vous passez aux toilettes, temple tamisé d'une propreté obsessionnelle. Le charme est rompu à l'intérieur de la cabine. Un filet noirâtre strie le fond de la cuvette et une serviette hygiénique maculée sort de la poubelle en aluminium, telle une langue moqueuse. Vous avez dû vous tromper de porte et atterrir chez les femmes. Votre envie d'uriner est trop pressante pour reculer. En vous libérant la vessie, vous contemplez d'un œil morne le carrelage sali de quelques poils et demi-lunes d'ongles rognés. Une femme pleure dans une autre cabine. Vous le savez, tout le monde cache des choses à tout le monde. On appelle ça : cultiver son jardin secret. C'est ce que les gens font habituellement.

En général, ils choisissent des lieux étroits et clos pour relâcher la pression et craquer un bon coup, car ils s'y sentent en sécurité. Ils pensent que dans un espace si limité, rien de grave ne peut leur arriver. La femme renifle, gémit d'une voix rauque, puis repart de plus belle. Les canalisations transforment les sanglots en un appel vaguement inquiétant, voire indécent. Vous êtes immobile, silencieux. Vous pensez au chant d'une sirène, à un envoûtement… Au bout d'un moment, vous supposez que l'endroit est désert, que les cabines sont vides, que l'effusion lacrymale vient d'ailleurs, en réalité de bien plus loin que l'hôtel. Un écho. Un larsen. La trace enfouie d'un événement que vous avez oublié et qu'il est préférable de continuer à oublier. Tout le monde cache des choses à tout le monde. Votre jardin secret à vous dégage un infime relent de pourriture. Vous tirez la chasse d'eau et sortez de la cabine. Le silence accompagne vos pas sur le marbre blanc. Vous n'osez pas jeter un œil sous les portes. Vous préférez sortir. Le tumulte de la fête vous absorbe aussitôt, indifférent, anonyme.

Pour la première fois depuis la mort de vos parents, vous passez la Noël avec votre frère et sa femme enceinte dans leur pavillon de banlieue. L'invitation est tardive mais vous l'acceptez, faute de mieux. Isabelle porte une robe ample à motifs indiens. Elle est pâle et fatiguée, mais elle est de bonne humeur et mange avec appétit. Elle scintille délicatement dans l'éclat ambré des bougies. C'est elle qui a posé les guirlandes et décoré le sapin, déclare-t-elle avec fierté durant le repas. Votre frère explique qu'il a acheté les mets chez un traiteur réputé du centre-ville. Vous ignorez pourquoi il se sent obligé de fournir tant de détails, et pourquoi il en tire une telle satisfaction, mais il a raison, le repas est délicieux. Un peu ivre, il finit par se perdre dans d'interminables anecdotes de boulot. Après le dessert, il vous montre la chambre du futur nourrisson : papier bleu ciel agrémenté de petits nuages blancs, collines rayonnantes, animaux fantastiques suspendus à des fils, lanterne magique, jouets inoffensifs… Voilà un aperçu du paradis, imaginez-vous. Voilà comment les choses devraient être, tout le temps. La suite est forcément décevante et cruelle. Retour dans le salon. Bouteille de champagne ouverte pour un toast porté à l'enfant et à l'avenir. Isabelle insère un disque de jazz dans la chaîne hi-fi. Elle essaie de suivre le rythme trépidant du saxophone, mais elle se contente de rouler doucement le bassin. Vos yeux ne peuvent se détacher de son ventre étrangement asymétrique. Vous ne pensiez pas que la soirée serait aussi agréable. Les heures passent, les heures ont passé, et vous n'avez rien vu. Isabelle annonce qu'elle va se coucher. « Mais avant, les cadeaux ! » Vous leur offrez des peluches pour le bébé, ils vous offrent une boîte de chocolats et un livre d'art. Isabelle vous embrasse longuement. L'odeur de sa peau et la mèche qui vous frôle la joue vous montent un peu à la tête. Votre frère propose

de vous raccompagner en voiture. Devant son insistance, vous finissez par accepter. Le trajet du retour s'effectue dans un silence gêné qui réaffirme l'extrême pauvreté de vos rapports. Il y a des limites que vous ne pourrez jamais franchir. Isabelle… Isabelle est le facteur stabilisant du triangle, en vérité son lien essentiel. Vous traversez le quartier pavillonnaire, longez le périphérique encombré et traversez la zone industrielle qui a été le siège des flammes. De jeunes Noirs traînent au coin d'une rue. Ils vous suivent du regard, échangent un mot à voix basse d'un air menaçant. « Dealers de merde, j'te jure ! s'exclame votre frère. J'leur foutrais bien sur la gueule ! Ça fait un moment qu'on nous promet une amélioration. On l'attend toujours et ça fait chier ! » Vous devinez la masse noire du théâtre désaffecté, au loin, derrière les grandes palissades. Vous baissez la tête, las. Isabelle… Vous vous demandez ce que ça peut bien faire de dormir à ses côtés, de sentir son étreinte en fermant les yeux. Comment réagirait-elle si c'était vous qui partagiez son lit ? Qu'est-ce que cela changerait ? Rien. Vous êtes convaincu que cela ne changerait rien. La forme importe plus que le fond, et nous ne sommes que des ombres. Ce qu'Isabelle désire avant tout, c'est sentir une présence dans le lit au moment de l'endormissement, moment difficile au cours duquel l'être révèle une fragilité et une solitude extrêmes. Non, cela ne changerait rien. Alors que pour vous, sans doute… Le manque est une sensation nouvelle, étonnante, et, croyez-vous, purement physique. Votre frère vous raccompagne au bas de l'immeuble. Vous vous séparez sous la pluie, après une brève poignée de main. Vous passez un bout de la nuit assis près de la fenêtre, à contempler le tracé chaotique des gouttes d'eau sur la vitre. Depuis quelques jours, un malaise s'est installé. Vous êtes plein d'idées macabres et d'images de vous-même allongé sous la terre, confiné dans des boîtes étroites, sans air, ignoré du reste du monde. Que faire ? Attendre. Vers cinq heures du matin, une vague de tristesse léthargique recouvre tout, la peur, les doutes, l'existence, jusqu'aux souvenirs. C'est avec soulagement que vous vous détachez de la réalité pour rejoindre un paradis bon marché où les émotions éclatent en sillons noirs et harmonieux qui frétillent et ondulent comme la queue de certains poissons des profondeurs, où les visages, connus et inconnus, flottent loin de vous tels des nénuphars stériles, des axolotls, où de grandes masses noires s'ébranlent, libres et nues. C'est toujours la même chose. Vous fermez les yeux. Vous êtes seul.

Vous traînez dans la gare. Nulle envie d'acheter un billet. Vous goûtez simplement l'atmosphère de ruche effervescente. Les gens montent et descendent des trains, se croisent dans le hall sans manifester la moindre émotion. Ils se déversent en grondant au-dehors, dans l'avenue obscurcie par l'orage naissant, ou

dans les tunnels d'accès au métro. Ils glissent sans s'arrêter le long des murs, vers le soir et la nuit. C'est la vie, la vie et son organisation, c'est la façon dont les choses se sont mises en place, à l'infini, c'est la vie et son indicible menace, son malheur toujours sur le point d'arriver… La crise est aussi violente qu'inattendue, elle semble résulter de ces curieuses pensées qui vous animent. Vous sortez, oppressé et contraint, comme si vous aviez un long serpent de barbelés enroulé dans l'estomac et les tempes. L'air est électrique. L'hostilité sinue de partout, du ciel comme de l'air. Le regard des inconnus, qui semblent partager un secret dont vous êtes irrémédiablement exclu, vous marque au fer rouge. En une suite de frictions désagréables, l'espace se creuse autour de vous, l'air brouille paroles et gestes. Vous avez l'impression qu'un œil immense, rouge sang, s'ouvre et se pose sur vous d'entre les toits. La crise ne vous laisse d'autre choix que la fuite. Vous rentrez chez vous dans un état second. La gorge nouée, vous attendez que cela passe, et vous ne comprenez pas pourquoi mais cela finit par arriver. Cette crise doit être un rééquilibrage entre vous-même et un monde par nature imprévisible. Un problème de calibrage. Allongé sur le lit, vous repensez à votre enfance, à un moment précis de votre enfance. Vous devez avoir onze ans. La maison de vos parents se trouve non loin de l'école et vous avez l'habitude de rentrer à pied pour déjeuner. C'est sur ce trajet bref et connu que vous envahit soudain le sentiment d'être suivi, d'être l'objet de l'attention de quelqu'un ou de quelque chose de flou, de mauvais. Cela perturbe vos pensées, accélère votre rythme cardiaque et précipite vos pas. Il n'y a aucun danger, évidemment, mais le malaise est tel que vous vous en souvenez des décennies plus tard. À l'époque, votre mère vous attend sur le pas de la porte. Vous vous précipitez dans ses bras et enfouissez votre visage inquiet dans les soyeuses circonvolutions de sa robe. Ses paroles cajoleuses sont un baume puissant, son parfum un refuge. Tant que vous la serrez bien fort, rien ne peut vous arriver. Une telle union est éphémère. Aujourd'hui, vous êtes seul, à découvert. À part ce frère plus âgé, vous n'avez pas de famille réellement proche, pas d'ami. Vous occupez un poste quelconque dans un bureau, seul face à un ordinateur, sept heures par jour. Les voisins ne sont que des bruits filtrant des murs. Votre vie sexuelle a tourné un temps autour d'une masturbation étouffante, avant de s'assécher. Vous ne voyez pas comment un corps plus ou moins avancé dans son processus de flétrissement, défini par le terme général « existence », peut en attirer un autre, féminin ou masculin. Autant l'avouer, vous ne savez rien de la vie. Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous, ou derrière vous quand vous ne regardez pas, dans les autres pièces quand vous n'y êtes pas, derrière les murs, les portes fermées, ailleurs. Vous n'avez aucune vision d'ensemble, aucune compréhension globale. Cela vous terrifie. Où que vous vous tourniez, il semble

que votre présence cesse là où celle d'autrui commence, commence à peine, sous la forme d'une promesse. À quel moment avez-vous fait le mauvais choix ? À quel moment avez-vous pris la mauvaise direction ? Le problème avec les solitaires est qu'ils échappent à toute tentative d'analyse, à l'emprise d'autrui. Plutôt que d'un rééquilibrage, il s'agit avant tout d'une inadaptation.

Vous avez déjà connu des périodes difficiles. L'année passée à Londres, par exemple. Vous partez à dix-neuf ans pour changer d'air. L'expérience s'avère décevante. Vous travaillez dans les cuisines d'un pub de quartier. Vos collègues sont d'anciens taulards tatoués des pieds à la tête. Vous vous souvenez des cafards le long des murs décrépis, derrière les poubelles, virevoltant tel un peuple en déroute. Les regards durs des clients, à la pitié exsangue. Vos rêveries sur le lit, devant la fenêtre sans rideaux… Vous rencontrez Marion alors que vous travaillez à l'accueil d'un hôtel de seconde classe. Elle est femme de chambre. C'est une fille de vingt-deux ans, un peu ronde, un peu triste, en roue libre à la surface de la Terre. Elle a d'immenses yeux bleus. À votre première rencontre, vous vous faites la réflexion que les yeux bleus sont un piège. Impossible de garder un secret, de faire semblant. Avec leur pureté idéale, leur infinie lassitude, les yeux bleus sont des livres ouverts à la page qui fait mal. C'est elle qui vous invite aux soirées organisées dans les caves d'une auberge de jeunesse. Elle qui vous donne un buvard imprégné de LSD. Jamais vous n'avez connu telle ivresse. Vous avez conservé un carnet de notes de l'époque : *Tout ce que l'on se sent contraint de faire pour exister, pour se maintenir à flot ! Prouver à autrui que l'on est beau, beau et intelligent, malgré la laideur, les idées insipides, que l'on est résistant, forgé dans les métaux les plus durs, alors qu'à l'intérieur on pleure comme un bébé, mille fois on abandonne, mille fois on se résigne. Ce n'est pas notre faute si la vie est un échec. On est assoiffé de contacts humains et on souffrirait mille morts scabreuses pour un seul instant de tendresse. Une main tendue peut sauver du chaos, c'est bien pour cela qu'elle ne se tend jamais… Mais c'est fini, ce tourbillon est derrière moi !…* Vous vous réveillez au milieu des corps friables qui hantent les rues en dressant leurs mains crasseuses. Vous tentez de les rejeter loin de vous. De plus en plus difficile, ils sont si nombreux. Le plus horrible étant leurs regards de connivence, comme s'ils savaient quelque chose que vous ignorez. Vous continuez à prendre des drogues diverses avec Marion, sans savoir lesquelles, vous en fichant. La période touche à sa fin lorsque, neuf mois plus tard, vous posez les mains sur le bord d'un lavabo, dans les toilettes d'un fast-food, et que vous tentez de renouer le contact avec le visage au fond du miroir. Vous êtes quelqu'un d'autre. Très affaibli, vous vous promenez dans Hyde Park. Les gens autour de vous sont eux aussi des flux d'états changeants. Curieusement, vous y voyez une forme de rédemption. Ce que

vous cherchiez à fuir avec tant d'ardeur vous appelle. Que faire à présent ? Marion a disparu. Peut-être est-elle retournée chez elle, à moins qu'une méchante overdose ne l'ait laissée inanimée dans un hangar, à attendre, amnésique, qu'un homme franchisse les tentures métalliques. Les squatteurs ont disparu : transhumance classique des parias vers des jours meilleurs. L'inquiétude ne dure que trente secondes, les regrets encore moins. Il est temps pour vous de rentrer au pays natal. Sur le chemin de la gare, l'air change. Un bus vous dépasse en rugissant, dans un cliquètement de ferraille. Un policier crie sur une dame qui ne semble pas entendre. Vous contournez des poubelles remplies de tabloïds. Relents de friture devant les pubs. Et le vent qui arase tout. Le crépitement de l'argent, des hommes pressés. La lumière de la pure réalité.

Vous êtes avec Isabelle, votre belle-sœur, dans un bar près de la gare. Elle vous a appelé en début de journée pour savoir si vous pouviez la voir avant le train de dix-neuf heures. Vous dormiez quand le téléphone a sonné, aussi n'avez-vous pas reconnu la voix dans le combiné. C'est juste un mauvais rêve, vous êtes-vous dit, l'effet sournois d'un désir. « Je suis chez une amie, pas loin de chez toi. Je pensais… » Vous avez accepté, le cœur battant. À présent, face à elle, quelque chose vous gêne, le sentiment que vous n'êtes pas à votre place. Du temps volé, dont, soyez honnête, vous ne savez que faire. Elle garde son imperméable sur les épaules et son sac sur les genoux. Elle parle des examens médicaux fastidieux, des douleurs à répétition, de la fatigue permanente. Sa voix est douce et rauque. Ses grands yeux sont si expressifs qu'en comparaison les autres visages du bar semblent mal dégrossis. Vous notez le maquillage assez épais, que les heures ont écaillé par endroits, son ventre généreux. Voir, enregistrer, c'est tout ce que vous désirez, tout ce dont vous êtes capable. « Antoine et moi, on économise depuis quelque temps. On voudrait acheter une maison sur le littoral. Avec un grand salon, et au moins trois chambres. Et une belle vue ! C'est peut-être une folie. On verra bien. » Vous hochez la tête. Elle fait ce geste déjà remarqué le soir de Noël, que vous appréciez : elle lève la main droite et lentement, rêveusement, la porte à son cou, au niveau du médaillon en argent qu'elle finit par toucher du bout des doigts. Puis elle se tourne vers la rue brouillée. Les gens, la radio, tout se tait un instant, respectant une parenthèse de silence. L'endroit n'est pas si désagréable, surtout pour prendre un verre. « Il faut vraiment… j'ai l'air d'insister, mais… tu dois venir à la maison plus souvent. C'est important pour nous, pour moi. — Vraiment ? — Je suis pas bête. Je vois bien que vous êtes pas proches tous les deux. Je vous demande juste de faire un petit effort. Rien de sorcier. Et puis ça m'embête que tu sois si seul. » Isabelle rougit et baisse les yeux vers l'emballage

éventré du carré de sucre. « Écoute, ça ne s'est jamais présenté. Avec mon frère, je veux dire. Mais je le regrette. — Bon, mais tu as intérêt à passer me voir bientôt. En début d'après-midi, c'est mieux. Juste avant la sieste. Si tu savais comme je déteste dormir la journée. Je fais des rêves bizarres, une histoire de cycles je suppose. Hier, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un dans la pièce, au-dessus de moi. J'aurais presque pu tendre le bras pour le toucher. Je me suis dit que c'était ma mère, qu'elle était revenue pour veiller sur moi. C'est débile. » La pluie vire à l'orage. Les silhouettes se mettent à courir entre les hachures des néons. « J'en ai pas parlé à Antoine. Je doute qu'il puisse comprendre. » Elle sourit avec malice, regarde sa montre et sort un billet du porte-monnaie posé sur la table. « Dépêchons-nous, je vais rater mon train. » Vous souhaitez lui demander le prénom de l'enfant, mais vous oubliez de le faire. Vous sortez et rejoignez la gare en face, de l'autre côté de l'esplanade. Alors qu'elle disparaît dans un wagon, aspirée par le mouvement, vous êtes frappé par l'imminence de son départ, par le vide qu'elle laisse derrière elle, un peu plus vaste que sa présence. Vous irez chez elle, c'est certain. Même s'il faut subir la présence de votre frère. Ce n'est pas grave. Un mal pour un bien.

Le rendez-vous avec Isabelle, aussi fugace soit-il, vous a laissé fébrile. Pas besoin de lutter, il est clair que vous ne dormirez pas. Vous sortez acheter deux bouteilles de vin dans une épicerie. Ce n'est pas dans votre habitude de boire sans raison, mais vous ne voyez pas comment calmer vos nerfs autrement. Vous enchaînez les verres, assis dans le canapé. Le vin est aigre, piquant. Vous allumez la radio. Il est tard. L'hystérie diurne a laissé place au désespoir suave des talk-shows. « Suis-je normal ? » demande le suicidaire récidiviste à l'animatrice endormie. « Suis-je normale ? » demande la mère de famille intoxiquée aux vins sucrés et aux médicaments. « Suis-je normal ? » demande l'adolescent qui vient de jouir dans la gueule du chien. Êtes-vous normal ? Vous ouvrez la seconde bouteille tiédie. Vous renversez un peu d'alcool sur l'accoudoir. Votre cœur résonne lourdement dans sa cage thoracique. Vous avez le sentiment que vous mettre à boire a fait sauter une défense. Vous allumez la télévision, zappez en bout de spectre, jusqu'à tomber sur des canaux qui ne doivent émettre qu'au cœur de la nuit. Tournés en huit millimètres, constitués de plans fixes, les programmes montrent des gens qui ne font rien, rien qui soit digne d'être montré. Une femme en nuisette dort dans un canapé ou se prépare un bol de corn-flakes dans une cuisine. Un couple dîne à la terrasse d'un restaurant. Un homme en bermuda lit un roman sur une pelouse. Des enfants traversent l'image en courant derrière un ballon. Un homme et une femme discutent sur un banc. À la fin, main dans la main, ils rejoignent un hôtel au second plan. Une jeune fille téléphone à une

amie en remplissant les pages d'un carnet intime. Rien de graveleux, ni explication ni contrechamp. L'œil de la caméra peut rester bloqué sur une impasse ensoleillée ou une porte de service. Vous attendez en vain qu'il se passe quelque chose de significatif. Ce qui échappe au regard excite l'imagination. Le frémissement d'un arbre devient un oracle, la chute d'une feuille une valse. Les gestes anodins se parent de tension et de mystère. Cela vous plaît, cette suspension, ce monde atténué, lent, sans heurt, au sein duquel, possiblement, vous pourriez vivre. Le réveil, quelques heures plus tard, remet les pendules à l'heure. À l'instar de l'aube blafarde regagnant peu à peu ses couleurs, votre conscience engourdie par l'alcool peine à retrouver les chemins de l'identité. D'où le flottement amnésique. Avant le retour, inexorable, dans vos bronches, vos fibres, votre âme, du monde.

Vous rentrez chez vous, éreinté par la longue journée passée dans la moiteur du bureau, à ouvrir et fermer des dossiers à la chaîne avec comme seule présence le ficus en plastique dont les feuilles ploient sous les couches de poussière. Vous avez mal au crâne depuis le matin. Vous peinez à faire la mise au point et clignez constamment des yeux. Sur le chemin du retour ressurgit la sensation d'être épié, d'une façon qui ne laisse pas de place au doute : directement sous la peau et les paupières, entre le réel et vous. Vous tentez de faire bonne figure, avançant à peu près normalement sur le trottoir irrégulier, un pied devant l'autre, la tête raide, les mains crispées au fond des poches. Vous jetez des regards furtifs autour de vous, balayant rapidement le grouillement des têtes passantes lorsque vous tournez au coin d'une rue ou que vous vous attardez devant une vitrine, sans parvenir à déterminer si la surveillance provient de la fenêtre de tel immeuble, de la vieille Noire tirant un chariot, du cadre hurlant dans un téléphone portable ou du clochard affalé sur le banc, la tête dodelinant au gré d'un rêve aviné. Tous à la fois peut-être. Tous coupables. Tous, par la nature même du refoulement dont ils sont le fruit, dissimulateurs. Vous tenez bon, dépassant sans broncher le dessin de l'œil immense, rouge sang, posé sur la foule, évitant les ombres amassées sous les porches comme des flaques stagnantes. Vous traversez une place et sa statue vert-de-gris. De grands panneaux publicitaires grincent en déroulant leurs affiches pleines de sourires faux, où les yeux ne sourient pas. Vous contournez le bunker d'une galerie commerçante semi-souterraine, qui avale et recrache les gens par des escaliers mécaniques. Le carrefour plus bas est d'une blancheur morne. Des fenêtres s'ouvrent sur la rue, d'où dépassent un coin de meuble, le bras d'un canapé, la frange d'un rideau… Vous arrivez chez vous après plusieurs détours. Vous ouvrez la porte de l'appartement et appuyez sur l'interrupteur. Quelque chose ne va pas. Tout est là, et pourtant… On a visité votre appartement en votre absence, vous en êtes convaincu, et cette conviction manque de vous étouffer. On

a pris soin de ne pas bouleverser l'agencement des meubles et des objets, de ne rien déplacer ni salir, de ne rien voler, de ne toucher à rien… Vous fermez les yeux au milieu du salon et prenez le temps d'inspirer à fond. Vous avez la tête qui tourne et le front chaud. Le malaise s'atténue après plusieurs verres d'alcool. Vous vous couchez tôt, sans trouver le sommeil. Les téléviseurs des voisins braillent à plein régime : une foule invisible applaudit vos tours et détours entre les draps du lit, la voix monotone d'un présentateur furète dans les placards, on crie, on rit, on chuchote dans les coins, on commente votre état. Vous vous demandez s'ils ont remarqué votre décalage. La pression sonore est peut-être un moyen de vous faire craquer. Vous vous relevez vers trois heures du matin, alors que tout est calme. Vous prenez un classeur rouge sur une étagère puis vous installez à la table de la cuisine, toujours coincé à la frontière du sommeil. Vous tournez les pages craquantes sans que votre regard ne s'attarde sur l'une ou l'autre des photographies familiales qui y sont scotchées. Vous l'avez récupéré peu après le départ de votre mère à la clinique, vous n'en êtes plus très sûr. Toujours est-il qu'il contient les dernières traces de l'existence de vos parents, les preuves qu'il y a eu une famille, un arbre dont vous êtes la plus petite branche, la feuille la plus éphémère. Cette floraison de visages anonymes souriant sous la fine pellicule sépia ne vous évoque pas grand-chose. À peine y reconnaissez-vous votre père et votre mère attablés en compagnie d'inconnus gras et luisants, tassés dans des intérieurs horriblement vieillis. Ou votre frère qui, même jeune, emplit les images de sa présence satisfaite. Les cousins, les tantes, les amis perdus, fronçant les sourcils devant l'objectif, soudain gênés. Tous ont l'air fuyant, hermétique. Vous n'arrivez pas à déterminer s'il s'agit là d'une caractéristique intrinsèque aux êtres ou si c'est un effet contingent, qui les ferme peu à peu pour les soustraire au temps. Ils semblent implorer votre attention du fond de leur gemme couleur nicotine. Vous êtes si détaché d'eux que ces souvenirs pourraient appartenir à quelqu'un d'autre. En un sens, ils ont peu à voir avec vous. Vous n'apparaissez que sur quelques clichés, au second plan, et personne ne vous remarque. À force de tourner les pages, vos yeux finissent par capter un changement dans le contenu des photographies. L'évolution est unilatérale. Les liens se dénouent, les groupes se séparent, s'éparpillent, les couples ne se tiennent plus la main, chacun s'éloigne d'autrui, alors que dans votre mémoire ce n'était pas le cas la dernière fois que vous avez ouvert le classeur. Encore un peu et vous aurez sous les yeux des silhouettes flétries dans un champ de basalte. Vous rangez le classeur dans un tiroir, sous une pile de vêtements, puis vous retournez vous cacher entre les draps, après avoir bu une longue rasade d'alcool directement au goulot de la bouteille. Vous vous sentez seul. Le plus troublant est qu'il vous arrive de surprendre le

même décalage chez les autres, chez certains d'entre eux. Ils n'en parlent pas, bien que cela les démange. Personne n'en parle, jamais. La communication se résume le plus souvent à des échanges formels, à une brève reconnaissance de soi-même et d'autrui, et pourrait tout autant se limiter à des sons modulés. Il est malvenu, supposez-vous, de menacer l'équilibre social avec des tourments trop personnels. La règle est tacite, informulée, mais apparemment connue de tous. N'ayant pas une grande résistance, vous vous y conformez. Et à qui en parleriez-vous ? Votre rébellion, si on peut l'appeler ainsi, est unique, condamnée au silence.

Le dimanche suivant, vous vous promenez le long du canal en compagnie de votre frère et d'Isabelle. « C'est peut-être la dernière fois que nous pouvons le faire ensemble, alors fais un effort et viens avec nous. » Les maisons du quartier sont inoccupées. Les enfants font du vélo entre les joggeurs sur la piste aménagée. Leurs cris résonnent avec un léger écho propre à l'hiver. Des personnes âgées sont assises entre les massifs de tilleuls, de chaque côté de l'allée de gravier que vous arpentez tous trois d'un pas solennel. Votre frère marche devant, l'air contrarié. Depuis le début, il ne souhaite pas parler, cela vous arrange. Isabelle est à vos côtés, un bras glissé sous le vôtre. Malgré son état (chaque fois que vous la voyez, elle paraît un peu moins elle-même, une version plus grossière d'elle-même), c'est elle qui marque la cadence, elle qui vous tire légèrement sur le chemin. On la regarde. On lui sourit. On vous sourit, pensant que vous êtes le père. La connivence que l'on cherche à établir avec vous est perturbante. Une part de vous aimerait se défaire de son étreinte, de la chair dont vous devinez la douceur et la densité, mais vous prenez sur vous, vous faites attention à ce qu'aucun mouvement rude ou maladroit ne révèle votre gêne physique. Un adolescent vous frôle avec son vélo. Votre frère agite un bras dans sa direction. Vous ne réagissez pas. Isabelle se serre contre vous. Elle vous demande d'excuser la mauvaise humeur d'Antoine. Sa société a raté un marché important et va perdre beaucoup d'argent. L'achat de la maison dont elle vous a parlé risque d'être repoussé. « Antoine a pris ça comme une défaite personnelle. Alors il fait la tête. Ça lui passera. J'ai l'habitude. » Le soleil s'échappe d'un nuage. La clarté devient vive, fixant les silhouettes sur la haie plus sombre. Une péniche glisse en ronronnant près de la berge. Une femme est assise à l'avant et contemple son reflet dans l'eau. Vous baissez la tête dès qu'elle tourne le regard vers vous, comme si vous étiez pris en faute. Un rire déferle d'un balcon. Le vent agite quelques feuilles au sol. Vous ignorez si tous ces microévénements sont, d'une manière qui serait obscure, dépendants, ou pis, s'ils sont liés par une sorte de pacte nuisible, dont vous êtes, dont nous sommes tous, en quelque sorte, les jouets. Vous fermez les yeux. La fin du jour vibre intensément entre vos paupières. Vous vous installez à la terrasse

d'un café. Il y a du monde, la plupart des tables sont occupées par des couples et des familles. Vous vous tournez de l'autre côté, vers l'eau. Votre frère commande une bière, Isabelle un sorbet. Votre frère se détend après la première gorgée. Quand il vous demande si vous comptez changer de travail, vous lui répondez que vous n'y avez pas pensé, que traiter des dossiers indéfiniment ne vous plaît pas plus que ça mais que vous ne voyez pas ce que vous pourriez faire d'autre. Vous ajoutez que vous appréciez l'isolement de votre bureau. « T'es vraiment bizarre, mais j'te comprends. J'en ai ras le bol de devoir gérer les employés et de réparer leurs conneries. Ils sont juste là pour me pomper l'air, et mon blé au passage. — Laisse-le tranquille, Antoine. — Mais j'me fous pas de sa gueule, Isabelle. Au contraire. T'étais un as à l'école. Du genre premier de la classe. Nos parents croyaient en toi, pas en moi. J'étais la grosse brute et toi l'intello. — J'étais un élève appliqué, c'est vrai. Mais je ne pense pas que nos parents y aient accordé une quelconque importance. » Votre frère hausse les épaules. « Je dis juste que tu devrais prendre le temps de réfléchir à l'avenir. Tu vaux beaucoup mieux que ça. — Mieux que quoi ? » *Prendre le temps. Réfléchir à l'avenir.* Vous cherchez vainement une trace d'ironie dans leurs traits. Isabelle approuve à son tour puis en profite pour vous questionner sur votre vie amoureuse d'une façon qu'elle souhaite désinvolte, avec une sorte de futilité dans la voix, mais sentant que cela vous dérange elle change de sujet. Vous ne parlez plus, regardez les sillons du canal en frissonnant. Le soleil touche les crêtes des arbres et l'eau prend une teinte de plomb. Le café se vide peu à peu. Le calme s'installe. Rares sont les promeneurs, ce qui rend l'allée arborée secrète, un rien sinistre. Votre frère déclare qu'il est temps de rentrer, qu'une semaine difficile l'attend et qu'il aimerait se coucher tôt. « Tu vois, j'te dis de te réveiller et je ne pense qu'à dormir. » Isabelle rit. « Vous êtes les deux faces d'une même pièce. » Elle vous propose sans conviction de venir dîner chez eux. Vous refusez. Votre frère règle les consommations et vous rebroussez chemin. Isabelle vous prend l'autre bras. Vous avez froid. C'est à votre tour de vous blottir instinctivement contre elle. Elle évoque à voix basse la chambre du nourrisson qui ressemble à un petit théâtre où elle aime évoluer. « J'ai mis des photos de ses grands-parents et de toute la famille, les cousins, les tantes, les oncles. Je les ai découpées avec des ciseaux et je les ai collées dans des cadres aux murs. C'était drôle, j'ai eu l'impression d'avoir dix ans à nouveau. J'y peux rien, je suis comme ça ! — J'ai des photographies, si tu veux. J'en ai plein. Je te les donne. Elles ne me servent à rien. — C'est gentil ! » Vous les raccompagnez jusqu'à leur voiture garée sur le parking situé derrière la résidence du troisième âge curieusement nommée L'Espérance. Cela recommence pour vous aussi, plus durement encore : l'haleine d'Isabelle, ses lèvres élastiques,

son odeur, sa présence envoûtante. Vous fermez les yeux en répondant à son baiser. C'est un vertige fulgurant. En revanche, la poignée de main de votre frère est énergique et détestable, comme si elle cherchait à vous prouver quelque chose, à vous rabaisser. Ils montent. La voiture démarre. Petit signe d'Isabelle à l'abri du pare-brise. Vous traversez le quartier d'un pas désordonné, le cœur muet. Vous détestez les gens. Vous détestez les couples. Vous les haïssez vraiment. Avec Isabelle, cependant… Isabelle… Ce n'est pas une histoire de couple, évidemment. C'est autre chose de plus grave, de plus digne et viscéral. Vous n'avez pas de mot pour le décrire. Vous pressez le pas, impatient de rentrer chez vous, même si ce chez-vous n'est plus un lieu tout à fait sûr et constant. La journée se termine par la nuit. Vous pensez à Isabelle. Vous pensez à elle. Vous courez après son image.

Il serait plus juste de dire que c'est son image qui vous court après. Elle traverse vos rêves, sans contour net, irréelle. Alors que vous êtes retranché dans votre bureau, tapant de façon mécanique sur le clavier sans prêter attention au travail accompli, il vous arrive d'imaginer que c'est Isabelle qui glisse sur la moquette de l'autre côté de la porte fermée. Ce sont ses pas. C'est sa voix, son rire. Elle va ouvrir la porte. Mais il n'en est rien. Les collègues s'estompent au bout du couloir, inutiles. Vous pensez à Isabelle. Mais, à la vérité, ce n'est pas aussi clair. Elle niche sous les couches de réel immédiat, allongée directement sous un réseau de perceptions superficielles, à l'abri des regards étrangers comme du vôtre. Mais elle est là. Toujours. La sensation est agréable et cotonneuse. Isabelle est en vous, à vous et à personne d'autre. Cependant, plus vous rêvez d'elle, et de fait vous en rêvez fréquemment, plus le réveil est difficile. Vous sentez le poids de l'aube dans votre poitrine, votre corps allongé, écrasé, sans force, sous le plafond haut. Membres lourds. Boule dans la gorge. Sensation que la lumière vous arrache peu à peu au réel, à mesure que celui-ci s'affirme. Tic-tac assourdi d'une horloge quelque part. Bruit de ferraille des boîtes à ordures, chuintement des pneumatiques du camion des éboueurs. Une porte claque. Un pas précipité dans l'escalier. Respirer. Une inspiration puis une expiration. L'une après l'autre. L'angoisse vous comprime tout entier, ou la résistance à l'angoisse, vous l'ignorez. Tenir, respirer, lentement. Recommencer, sans fin. Le monde prend son rythme de croisière. Vous vous enfoncez dans les draps, les angles de la pièce se creusent. Vous pensez à une ancre jetée au fond de la mer. À des coraux. Vous pensez à votre père sur le lit d'hôpital, à sa peau froide. Si vous aviez encore quelque illusion en entrant dans la chambre d'hôpital, l'image du géniteur emportant avec lui, sous la surface, tout ce qui vous manque, a parachevé le travail de sape. L'exemple d'Isabelle le souligne, avec ses histoires d'ascendance bienveillante et

son éclatante naïveté. Vous n'avez pas été aimé, ne le serez probablement jamais. Et votre existence, supposez-vous alors que le jour éveille les murs, la rue, sans vous, sans rien de vous, votre existence se résume à un but unique, impossible : comprendre, comprendre pourquoi.

Une nouvelle crise vous surprend après que vous avez quitté le travail et que vous faites des courses au supermarché pour vous ravitailler en alcool. Une vague d'angoisse, telle que vous n'en avez jamais éprouvé, teint le décor en noir et confond tout ce qui n'est pas vous et vient vous frotter la peau en expirant. Vos yeux traînent un moment dans l'unité brisée du monde, sans rien reconnaître. Tout est là, les rayonnages, les Caddies, les grappes de clients fluctuant sous la houle des promotions, les aiguilles de l'horloge, le segment de rue à travers les vitrines, mais inhospitalier, violemment étranger. Partout, c'est le même clignotement nuisible. L'allée resserrée s'étire en un arc hors champ, vers un point de fuite que, par définition, vous n'atteindrez pas. Vous n'avez jamais vu de perspective aussi marquée, hormis peut-être dans une fête foraine, un leurre en carton-pâte, dans la prime enfance. Le temps se brouille. Des images du passé se hasardent sous vos paupières, mais aucune, malheureusement, ne comble votre isolement. En proie à la panique, vous parvenez à sortir du supermarché en percutant des épaules au passage. La résistance rencontrée est telle que vous tournez de l'œil à l'extérieur, contre la foule adverse. Vous vous éveillez sur un banc. Vous ignorez comment vous avez atterri là, mais votre corps accueille le changement en inhalant une double goulée d'air. Ne demeure qu'une légère appréhension. Vous vous sentez faible, lessivé, avec un début de névralgie dans les globes oculaires. Vous vous levez et vous dirigez vers l'appartement, avec prudence, en rasant les murs. Un pied devant l'autre. Une inspiration suivie d'une timide expiration. Vous vous sentez tel un intrus dans votre propre corps, dont vous ne pouvez vous représenter la profondeur ni les limites. Cependant, le mouvement vous fait du bien, il élargit peu à peu votre champ perceptif. Une simple vitrine se dilate en une enfilade de boutiques, une voiture en circulation, un quidam en foule pressée, auréolée de l'éclat bruineux des enseignes au néon. On parade. On murmure. Les gueules des immeubles aspirent ceux qui se détachent de la masse en mouvement. Vous les retrouvez derrière leurs fenêtres, faisant les choses qu'ils font depuis toujours et qu'ils continueront, ou souhaiteront continuer à faire, jusqu'à ce que la force leur manque. Dans votre fébrilité, vous vous demandez sincèrement comment ils font pour tenir. Leur vouloir-vivre est incompréhensible. Tout cela finira par s'estomper. L'illusion d'autrui, de son altérité, ne dure que le temps d'une vie, c'est un phénomène assez

bref au demeurant. Alors ils verront. Ils verront bien. La mort aura au moins le privilège d'abolir l'orgueil. Vous arrivez devant chez vous. La sonnerie de votre téléphone déchire la pénombre à intervalles réguliers. Vous l'entendez depuis le hall d'entrée. Vous montez l'escalier à bout de souffle. La sonnerie vous accompagne jusque devant la porte. C'est peut-être Isabelle. Ou une autre personne. Vous n'avez pas envie de décrocher. Trop de risque. Et le bruit est si impérieux qu'il étouffe toute possibilité de communication. Vous êtes si fatigué. Une fois à l'intérieur, vous restez le dos contre la porte. Vague sentiment que les murs du salon se rapprochent à chaque nouvelle sonnerie. Vous finissez par vous ruer dans la salle de bains pour vomir abondamment dans la baignoire.

Le lendemain matin, Isabelle vous téléphone pour vous faire part de son émotion. « Un pavillon du quartier a été cambriolé la nuit dernière. Pas loin de chez nous. Franchement, ça m'a fait un choc. La famille dormait au premier étage. La femme est restée pétrifiée sous les draps. Elle n'a même pas osé réveiller son mari. Ils ont tout pris. Tu imagines ? Ça aurait pu nous arriver à nous. Quelle horreur ! — Le quartier est en train de changer. C'est à cause de la zone condamnée, elle grandit. Et ce n'est qu'un début. — On le quitterait bien, mais je ne vois pas trop comment. Mon enfant n'est même pas né qu'il est déjà inscrit à la crèche et chez deux nourrices. Il est dans les fichiers de la Sécurité sociale et des Allocations familiales. Il a un dossier déjà fourni chez un médecin du coin. Tu vois ce que je veux dire ? — C'est comme un petit fantôme, mais à l'envers. — Va falloir qu'on reste encore un peu. On verra après la naissance… — Vous avez raison. — Et toi ? Comment vas-tu ? » Vous aimeriez tant lui dire la vérité. Évoquer avec elle la crise dans le supermarché, votre mal-être. Mais il est quatre heures de l'après-midi et vous avez bu plus que de raison. Vos lèvres sont sèches et votre gorge est râpeuse. Vous n'avez pas les idées claires. Il semble qu'un désert croisse entre vos tempes. Vous vous tournez vers la fenêtre. L'œil rouge sang apparaît dans votre champ de vision. « Je vais prendre quelques jours. J'ai besoin de me reposer. De réfléchir. — Sage décision ! Prends du temps pour toi. Et pour nous, par la même occasion. Je me répète, mais passe me tenir compagnie. Les journées sont si longues. » Elle soupire. « Sérieusement, sur certains points, j'ai le sentiment que tu me comprends mieux qu'Antoine. — Je vais y songer. » Elle change de sujet, vous ne l'écoutez plus. Lorsque vous raccrochez, un déclic se fait en vous. Vous vous allongez dans le canapé, dans la même position qu'Isabelle, très certainement. Vous la devinez dans l'ombre. Nue, ronde, roulée au sein de sa propre chaleur, de la même façon que la créature dans son ventre, que la ville entre les limites du périphérique, en un jeu d'emboîtements infinis. Effet de votre

imagination, vous entendez le battement de cœur du fœtus, lent et sourd, mais ferme et décidé. Vous vous concentrez, vous tentez de sentir, de retenir cette chaleur et ce rythme, de les faire vôtres.

L'impression diffuse d'être épié par une sorte d'entité externe, vague, illimitée et polymorphe, ne vous quitte plus. Cela compose une seconde peau très fine par-dessus la première. Inévitablement, votre vie change. Vous évitez les transports en commun et passez plus de temps au travail, dans la sécurité de quelques mètres carrés mal éclairés. Il est étonnant que personne, jamais, ne se renseigne sur vous, ne s'enquière de la teneur de vos activités, ou ne vous demande simplement des comptes, mais le plus important est que le bureau excentré vous ménage un répit salutaire. Vous restez cloîtré au déjeuner et ne sortez qu'après vingt heures, une fois les rues apaisées. Quand vous marchez, et par la force des choses vous marchez beaucoup, vous faites attention à des détails que vous ne remarquiez pas avant, ou plutôt ce sont les détails qui s'imposent à vous avec une surprenante intensité. Forêt de signes d'une neutralité attirante. Une fois rentré, caché derrière les rideaux entrouverts, vous observez les rares passants. Des acteurs, peut-être. La rouquine assez forte, là-bas, ne ressemble-t-elle pas à celle que vous avez vue cinq minutes plus tôt ? Et cette femme décatie à l'arrêt de bus ? Son visage qu'éclaire le foyer d'une cigarette flotte dans la pénombre, détaché du reste du corps. Voilà le monde visible, voilà le peu qu'il a à offrir. Et ils osent vous défier, alors qu'ils sont comme vous ? Pour endiguer les sons des voisins, leurs télévisions et leurs voix incessantes, vous laissez la radio allumée en permanence, à un volume assez bas, choisissant des programmes de musique classique. Vous buvez jusqu'à l'inconscience. Votre énigmatique mère se met à danser devant vous du fond de l'ivresse. À part vous recevoir plusieurs fois dans les plis de sa robe, sur le perron de la maison, elle ne semble pas particulièrement concernée par votre vie, en tout cas de moins en moins à mesure que le temps passe, comme si l'amnésie avait commencé à ronger ses nerfs bien avant l'Alzheimer. Vous vous demandez ce qu'elle peut bien voir quand elle ferme les yeux, dans son petit théâtre privé. Lorsque l'image du père sur le lit d'hôpital revient vous hanter, moquant vos efforts éthyliques, vous avez envie de hurler, de recracher la violence qui vous a conduit jusqu'ici, une violence qui, parce qu'elle est sans éclat et minérale, reste incomprise, illégitime. La rancœur que vous découvrez en vous est grande, mais vous ne faites rien qui pourrait vous mettre en danger. D'ailleurs, résister requiert une telle énergie que vous n'avez pas la liberté de faire autre chose. Votre arrachement est inexorable. Le téléphone sonne à tout moment, de jour comme de nuit. Vous n'osez pas décrocher. Vous préférez ne pas connaître l'identité de

celui ou de celle qui cherche à vous joindre avec un tel acharnement. Ce n'est pas ou plutôt ce n'est plus Isabelle, vous le savez, vous en avez l'intime conviction, c'est devenu autre chose. Vous êtes contraint de débrancher l'appareil, puis de le remiser à la cave, de peur qu'il retentisse à nouveau. Vous remarquez d'autres changements. Le sol est légèrement pentu, comme si l'immeuble s'était affaissé, l'angle des murs plus étroit que dans votre souvenir. Ce n'est pas perceptible, vous le devinez simplement à la résistance accrue que l'espace vous oppose, au jeu subtil des tensions dans vos jambes, qui n'est plus tout à fait le même, aux bleus sur vos épaules. Même le lit est différent, plus creusé là où votre corps repose, relevé vers les bords. Juste avant de vous coucher, vous inspectez les draps, comme si vous vouliez vous assurer de l'absence de toute présence étrangère dans leurs sillons poussiéreux. Le matin, seul le jet d'eau chaude de la douche redéfinit vos limites, là où vous commencez, où l'extérieur n'a pas prise. La question finit par se poser. Dans quelle mesure les actes et les paroles sont-ils le résultat de la volonté individuelle ? Lorsque vous faites ou ne faites pas quelque chose, quoi que ce soit, est-ce vous, totalement ou en partie vous, ou simplement le résultat d'un mouvement externe indépendant, d'une manipulation ? Et ce vous, est-il réellement autonome, intime ? Sans ce degré de résistance dont vous faites preuve, vous pourriez, vous le devinez avec accablement, vous dédoubler, vous morceler en autant de facettes que votre âme est susceptible d'en contenir. Si bien qu'un matin vous n'auriez même plus la force de vous lever, incapable de formuler correctement la moindre idée. Votre crâne serait un hall rempli de figures scrutatrices, incontrôlables, de juges aveugles qui n'en finiraient plus de parlementer. Voilà pourquoi il vous faut tenir. Résister. Coûte que coûte. Quitte à souffrir encore plus. C'est en vous et ça le sera jusqu'à ce que vous trouviez la force d'en finir. Ceux qui commettent l'irréparable le font parce qu'ils sont défaillants, et ils sont défaillants parce qu'ils ont découvert la vérité, ou une partie de la vérité, et que cette vérité est inavouable, virulente, tout bonnement insupportable. La douloureuse acuité du regard est le fruit de la désaffection, c'est ce que vous ont enseigné les malades de la clinique. Il est donc nécessaire de trouver un moyen de tenir. Une parade. Une issue.

Depuis que vous vous êtes débarrassé du téléphone, vous ne cessez de penser à Isabelle. Privé de la possibilité d'entendre sa voix et d'apprécier sa présence véritable, votre esprit retouche sans cesse les courbes de son corps. C'est un travail d'orfèvre, un tissage dont la minutie requiert toute votre attention. Vous fermez les yeux afin de reconstituer son odeur. Vous remontez le fil des contacts furtifs que votre peau a eus avec la sienne. Vous n'allez plus au travail. Cloîtré dans l'appartement, entre les murs qui se rapprochent, vos gestes deviennent précis et

mesurés. La lumière est toujours éteinte, et comme les fenêtres donnent sur des façades en brique, la pénombre baigne constamment le flux de vos pensées. Après plusieurs jours, vous ne savez plus très bien quand vos yeux sont ouverts ou fermés. C'est un entre-deux. Votre espoir est qu'à force vous allez régresser, physiquement et mentalement, et revenir à un stade évolutif antérieur, celui des mollusques ou de ces créatures sous-marines translucides dotées d'un corps phosphorent si fragile qu'il ne semble pas de ce monde. Avec un peu de chance, la perception du réel s'amenuisera en même temps que l'organisme perdra ses fonctions inutiles. Vous souffrirez moins alors, c'est probable. Vous allez finir replié sous le lit. Comme votre mère. Comme le fœtus dans le ventre d'Isabelle. Vous enviez sa position privilégiée, fusionnelle. Vous aimeriez être à sa place, à l'abri dans le liquide amniotique. Tout entier enroulé dans les ténèbres pulsatiles de son ventre rond. Et c'est ainsi que les jours passent et que, quoique vous fassiez, quoique vous méditiez, à demi éveillé ou à demi endormi, vous revenez toujours vers elle, vers Isabelle. Elle est avec vous dans le noir, elle est l'obscurité maintenant, elle est l'extérieur en attente. Si l'appartement est un cocon, alors sa matrice parturiente l'est aussi, comme le sont les images dont vous l'enveloppez étroitement, comme vous le feriez avec un fil épais, un suc, en vue d'une métamorphose extraordinaire. Parfois, rarement, elle vous échappe et vous avez alors le sentiment de gésir au fond d'un trou, écrasé par le poids du temps, écrasé et vide, sans plus de valeur qu'une vulgaire coque brisée. Vous rêvez d'elle. Elle marche le long d'une plage qui s'étend à perte de vue. Le vent plaque des mèches sur son visage. Elle finit par disparaître dans les franges incandescentes, sous un soleil qui est comme un œil immense, rouge sang, posé sur vous. Ou bien vous l'apercevez dans les rues animées d'une ville inconnue. Ses yeux de braise attirent votre attention. Le mélange de force et de grâce de sa féminité vous frappe comme jamais auparavant. Son éclat est rare et profond. Vous désirez vous rapprocher d'elle, vous désirez la prendre dans vos bras ou qu'elle vous prenne dans ses bras, que vous vous réconfortiez mutuellement. Vous désirez la saisir, si étroitement qu'elle ne se détacherait jamais de votre étreinte, qu'elle ne vous quitterait plus. Vous étiez fait pour être deux, deux pour affronter les restes d'autrui, comme ce n'est pas le cas vous vous tournez vers elle, c'est logique. Vous vous réveillez bouleversé, à proprement parler déchiré. Un soir, surmontant votre crainte, vous sortez et allez dans le hall de l'hôtel situé quarante mètres plus bas. Vous utilisez le téléphone et composez son numéro. Que votre frère réponde la première fois vous inhibe totalement. Vous raccrochez aussitôt. Tremblant, vous vous agenouillez sous l'appareil, la tête contre le mur, et retenez votre souffle. Personne ne vous remarque. Les tentatives suivantes ont toujours lieu dans ce hall

d'hôtel. L'animation vous donne du courage, certes, mais pas assez pour dépasser le quatrième chiffre du numéro. Alors vous raccrochez, honteux, misérable, décrochez et recomposez les trois premiers chiffres. Un vieil habitué du hall (l'hôtel est peu cher et sert de refuge à un tas de pensionnaires) vous observe avec un sourire attendri. Il se dit que tout se vaut, que tout est absolument du pareil au même, et que cette activité n'est pas plus absurde ou médiocre qu'une autre, voire qu'elle est plus originale qu'une autre.

L'appartement rétrécit. Vous en avez la preuve matérielle, s'il en fallait une. Vous avez fait des croix dans les angles des murs et ligné au feutre noir le tracé des plinthes, toutes marques qui ont disparu aussitôt l'aube. Plongé dans la hantise, vous décidez de vous débarrasser au plus vite de tout ce qu'il contient. Vous n'avez pas le choix. Il vous faut gagner du temps, du temps pour Isabelle, pour penser à elle, pour tracer les chemins qui s'en approchent au plus près, avant de déterminer quel sera le pas suivant, décisif. C'est une question vitale. Vous ne pouvez pas le faire dans la rue, exposé aux regards, aux murmures. Il vous faut un espace personnel. Vous vous mettez à la tâche sans attendre. Vous jetez livres et objets dans des sacs en plastique ou des cartons. Vous pensez un moment les déposer dans l'un des nombreux terrains vagues roussis de l'ancienne zone industrielle, dans les quartiers Nord, là où, depuis l'incendie, plus personne ne va. Mais la zone se situe entre la ville et la bande pavillonnaire, bien trop loin. D'ailleurs une telle précaution ne semble pas nécessaire, vu la vitesse avec laquelle vos offrandes s'évanouissent dans la nature. C'est avec une joie perverse que vous vous attaquez aux meubles, un vrai sentiment de libération. Vous désossez les armoires, la table, le lit, les chaises, descendez les morceaux dans la ruelle derrière l'immeuble, où ils disparaissent avec la même rapidité, comme si vous les balanciez au fond de la mer. Enfin, suivant cette impulsion jusqu'au bout, vous récoltez dans un grand sac noir les papiers qui vous tombent sous la main, les photographies méconnaissables, les tickets, cartes, coupons, reçus, carnets, relevés bancaires, bulletins de paie, déclarations d'impôts et feuilles de mutuelle, lettres, publicités, souvenirs de visites et dessins d'enfance, tout, tout ce que vous avez amassé au cours de votre vie, vous reliant au temps et à la société d'autrui. Vous ne jetez pas le sac néanmoins, vous le conservez dans un coin, l'oubliant presque aussitôt. Il suffit de trois nuits acharnées pour qu'il ne reste presque rien dans l'appartement. Vous n'avez jamais occupé les lieux, vous n'y avez jamais vécu. L'espace vidé, curieusement, paraît d'abord petit et irrespirable. Mais le cocon dégagé est suffisant pour ce qu'il vous reste à faire, vous n'en doutez pas. Vous vous y repliez. Avec uniquement les vêtements que vous portez sur le dos. Vous respirez par petites bouffées, assis, la tête entre les genoux, évitant péniblement

l'asphyxie. Ou allongé, face contre sol. Vous devinez l'heure sans bouger, en plissant les yeux, vous attachant simplement à quelque point lumineux attardé sur le mur, à la qualité de la rumeur de la circulation, du remue-ménage des commerçants. La tâche est facile, le réel est si pauvre, si dénué de toute nouveauté. Eux dorment et vous êtes éveillé, terriblement éveillé.

Isabelle… Isabelle… Isabelle… L'obsession n'a pas de limites. Partie d'un point unique, elle se déploie en cercles et finit par se fondre avec l'univers entier. C'est ainsi que la frustration vous dévore. L'existence aurait été différente si vous aviez partagé son quotidien. Vous n'auriez certainement pas fini dans un tel dénuement. Elle vous aurait sorti du brouillard de l'absence. Chaque jour passé à ses côtés aurait été comme le premier jour de votre vie. Votre attirance est singulière, vous n'êtes pas sans le savoir. C'est elle qui doit vous prendre, elle qui doit vous pénétrer puis, en retour, vous faire entrer tout entier dans la chaleur de son ventre-univers. Au fil du temps, Isabelle devient une figure abstraite et non figurative dans laquelle vous ne cessez de vous perdre, coléreux et asthmatique. C'est vous qui sortez de son ventre, nuit après nuit, qui déchirez son corps agité de spasmes sanglants. La séparation se solde toujours par une mort, la vôtre ou la sienne. Il n'y a pas de repos hors de la poche intra-utérine. Vous devez faire quelque chose, mais, les jours passant, vous ne faites rien. La fureur est volatile. En général, vous ne ressentez rien d'aussi précis, subissant au contraire un délayage des émotions. Un soir, vous vous éveillez et percevez les voix des téléviseurs en vous, grouillant dans vos nerfs et rampant sous votre peau comme des fourmis ou les germes d'une contamination. Rester calme. Inspirer. Expirer. Ne pas perdre son sang-froid. Ce n'est qu'une intimidation, une simple illusion. Ils ne peuvent rien contre vous. Ne pas paniquer. Rester calme. Si seulement vous pouviez agir. Vous vous recroquevillez, refusant de lâcher prise, et continuez de penser à Isabelle. L'issue est proche. Vous allez bien réussir à vous mettre hors de portée du monde et cesser de souffrir. Un problème de constitution. C'est la vérité. Vous n'êtes pas adapté. Vous ne devriez pas être là. Vous ne devriez pas exister. Il suffit de voir l'appartement devenu un cube parfait, où vous vous tenez à grand-peine, roulé en boule, pour le comprendre. *Isabelle… Isabelle… Isabelle…* Sa chair doit être sucrée et nourrissante, douce comme du velours. L'évidence magnifique de sa présence au monde. De sa présence-monde. De sa voix tournant comme un abîme. Vous ne devriez pas être là. Au-dehors. À l'extérieur. Hors d'elle. Là où vous n'avez rien à faire sinon souffrir et pleurer la perte, regretter la chute. Votre existence découpée de celle des parents, tombée comme une squame, le même oubli perpétré d'une génération l'autre. Incapable de vivre après cela. Voilà pourquoi le réel cherche à vous éjecter à grands coups grisâtres. Le mieux à

attendre est de vous maintenir à niveau, la tête hors de l'eau. C'est un combat perdu d'avance. Vous le savez. Vous êtes comme la femme de la cabine des toilettes, comme les parias de Londres. Vous avez peur de la mort, peur d'y devenir votre père. Où est l'issue ? Ne pas souffrir. Ne pas écouter les voix. Ou bien les écouter. Les accepter et les suivre. Vous renversez une bouteille, le contenu est absorbé par la moquette avec un bruit mat. Vous êtes au fond du sol. Lumières éteintes. Vous ne devriez pas être ici. Vous devez accepter et écouter les voix. Elles vous parlent d'Isabelle. Elles scandent son nom. Elles vous disent que faire. Elles ne vous lâcheront pas. Ne plus souffrir. Calmer l'angoisse. Trouver une brèche dans le cumul des heures perdues. Une part de vous aurait aimé vivre cependant, vous le comprenez. D'où l'abattement, les accès de mélancolie. C'est évident : une part de vous aurait tant aimé vivre.

En début de semaine suivante, votre état se stabilise. Vous décidez de sortir. Vous enfilez des vêtements en vous contorsionnant dans l'espace réduit. Il y a l'œil immense, rouge sang, qui vous toise du haut d'un mur. Il y a la foule qui s'écarte, vous contourne, se recompose dans votre dos, masse indistincte, fluide comme la nuit. Vous marchez, le regard rivé au sol, vers le hall d'hôtel et son téléphone public. Votre cœur se serre car quelqu'un l'utilise. Gardant difficilement votre sang-froid, vous tournez en rond dans le hall surpeuplé. Deux hommes se disputent près de l'entrée. L'un d'eux s'empare de prospectus pour des boîtes de strip-tease et les jette à la figure de l'autre. Dehors, une radio braille une musique agressive. Un enfant court entre les passants en riant. Préférant ne pas éveiller l'attention, vous vous glissez sur le banc, parmi les vieillards, contre le mur noirci par leurs présences. Des relents de sueur aigre et de médicaments mentholés emplissent vos narines. Ces hommes expriment une telle désolation que vous vous focalisez sur la coque du téléphone d'un autre âge. Vous vous jetez littéralement dessus dès que l'usager repose le combiné sur le socle. Recommence alors, comme avant, la parade du numéro ébauché. Un chiffre après l'autre, jusqu'au quatrième, jusqu'au cinquième. En ces instants de grande tension, votre peau exsude une sueur abondante. Vous enfoncez la mauvaise touche, recommencez, vous trompez de nouveau. Avec le temps et la répétition, vous allez un peu plus loin, vous atteignez le dernier chiffre, au-delà duquel la transmission s'établit en une série de cliquetis. C'est souvent le moment où vous raccrochez. Mais cette fois-ci, vous tenez bon. Vous vous jetez dans l'océan de parasites précédant la communication, espérant ne pas tomber sur votre frère. Le monde s'efface, les bruits et les gens s'évanouissent, vous êtes seul au milieu du champ de basalte, et c'est vous qui, à présent, tendez la main vers Isabelle, c'est vous qui la frôlez lors de sa sieste. Les sonneries s'enchaînent. On décroche. Vous entendez la

voix bourrue de votre frère à l'autre bout du fil. *Allô ? Allô ? Qui est là ? Allô ?…* Après plusieurs essais, la voix devient sèche, colérique, pleine d'injures et de menaces que vous préférez écourter. Vous renouvelez l'appel un peu plus tard et tombez sur Isabelle. Sa voix est lente. Son ventre a dû grossir, au point d'occuper tout l'espace, de le déborder, d'y déverser sa substance abondante. Paradoxalement, c'est une image du classeur familial qui se précise devant vos yeux, alors que vous écoutez les mots d'Isabelle, le récepteur collé à l'oreille. L'image est une échographie de vous : minuscule appendice blanchâtre suspendu à une paroi intra-utérine, protozoaire se détachant de coraux lunaires. À l'époque, lorsque vous tombez dessus, l'échographie vous frappe par son étrangeté onirique, son aspect fabuleux. Paradoxalement, c'est ce chemin à rebours que vous souhaitez emprunter, lui seul, c'est exactement là-bas, sur ces rivages uniques, loin du temps et de toute couleur, que vous souhaitez être, et nulle part ailleurs. Vous achetez des bouteilles et retournez à l'appartement ventriculaire. Vous n'avez pas payé les factures et la compagnie d'électricité en profite pour couper votre approvisionnement ce soir-là, alors que vous levez une bouteille tremblante à vos lèvres, assis dans les quelques mètres carrés restants. La lumière s'éteint brusquement et la cellule sombre dans le noir. Vous découvrez alors qu'une trame complexe de fins rais lumineux hachure l'obscurité en tous sens. De multiples faisceaux fusent de minuscules trous dans les murs, le plafond, le sol, et se croisent tout autour de vous. Forés par les voisins. Assez fins pour y placer des yeux discrets. On vous scrute à travers ces trous. Depuis toujours, vous l'apprenez seulement maintenant. Vous êtes au centre du piège. Votre idée première était la bonne. C'est une évidence. *Tout pouvoir sera ténébreux ou ne sera pas, car toute puissance visible est menacée.* Aucun signe ne doit trahir cette puissance, aucun symbole ne doit la représenter, en même temps personne ne doit pouvoir l'ignorer. Vous êtes, comprenez-vous, le porteur de cette oppression. Vous êtes le cœur même du panoptique.

« C'est toi ? C'est toi ? Mais parle ! Pourquoi tu dis rien ? C'est inutile d'appeler si c'est pour garder le silence. Tu réponds plus à mes appels. Je m'inquiète. Ton frère aussi. Il est passé à ton appartement l'autre jour, mais tu n'étais pas là, ou tu n'as pas voulu répondre. Qu'est-ce qui se passe ? On a fait quelque chose qui t'a blessé ? Il faut me le dire, je me vexerai pas. Je suis sûre de pouvoir comprendre ce que tu traverses. Je sais que je parle toujours de moi, et c'est pire avec la grossesse ! Mais j'ai pas changé, tu entends ? Je veux toujours que tu sois là, avec nous, quand le bébé viendra au monde. C'est important pour moi. Allô ? Allô ? Dis juste un mot, et tout s'arrangera. Allô ? C'est toi, j'ai raison hein ? Bien sûr que c'est toi. Pourquoi tu fais ça ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Et puis non.

Ne parle pas, si tu préfères. Je te force pas. Quelque part, si tu appelles, c'est que tu as besoin de communiquer, d'une manière ou d'une autre. Je le respecte. Je suis sincère. D'ailleurs, si c'est mon état qui t'inquiète, je dois te rassurer : je me plains tout le temps, mais c'est pour faire mon intéressante. Je suis naïve. Je crois encore aux contes de fées. C'est le plus beau moment de ma vie et j'ai envie que tout soit parfait. Figure-toi que je déteste le regard condescendant que certains hommes me portent. Je me sens presque coupable parfois. Avec toi, c'est différent. Je suis en confiance, ni jugée ni rien. Tu vois ? Allez, c'est toi ? Réponds ! Je serais si heureuse de t'entendre. Bon… Qu'est-ce que je peux dire encore ? Tu me facilites pas la tâche ! À force de rester allongée toute la journée, je suis devenue une pro de la prévision météorologique. Je peux déterminer quels nuages annoncent la pluie, quels nuages annoncent le beau temps, s'il y aura du soleil, de la grêle, du vent. Sinon, le reste du temps, je flotte dans le brouillard. Pas grand-chose à dire. Comme toi. Je te comprends. Tu appelles et tu gardes le silence. Et alors ? C'est pas grave. Tu es libre. Personne ne t'oblige à parler. Si c'est ta façon de communiquer… En tout cas, on t'attend. On t'attend ! Si tu te sens coupable de quelque chose, de quoi que ce soit, sache que je te pardonne. Je te pardonne. Tu ne me dois rien. Tu entends ? Tu ne dois rien à personne. Je te pardonne. Et, je le répéterai autant de fois qu'il le faut, je tiens à toi. » Vous fondez en larmes dans le hall de l'hôtel, le front sur le téléphone, le combiné pressé si fort contre l'oreille qu'il paraît disparaître à l'intérieur de votre tête. Vous pleurez sans soulagement, sans repos, sans raison. De la rouille sort de vos yeux. Vous êtes seul, le sac en plastique noir rempli de papiers à vos pieds. Vous avez quitté l'appartement car vous n'y avez plus de place. Il vous a fallu vous glisser vers la porte de sortie et ramper dans le couloir avant de pouvoir vous redresser. Vous fermez les yeux, la tête basse. Vous faites le vide. Vous tentez d'aborder un autre niveau de conscience, en deçà de tout affect.

Ne sachant que faire, vous vous rendez dans le vieux théâtre désaffecté, La Sirène Bleue. La bruine est pénétrante. Votre corps est raidi, perclus de froid. Vous ignorez s'il s'agit là du contrecoup, mais les rues ne sont qu'agression. Les passants louvoyant dans la lueur glauque des réverbères, lorsqu'ils remarquent votre présence, s'éloignent ou changent de trottoir. C'est votre visage marqué par la fatigue, pensez-vous. Ce sont vos yeux, qui doivent être malades. Le théâtre profile sa masse sombre et repliée à travers les planches disjointes de la palissade, telle une ruine antique, couvert de peintures de phallus géants perforant des femmes longilignes et molles comme des méduses. Rien ne bouge nulle part. Vous vérifiez que personne ne vous suit puis vous faufilez à l'intérieur par une porte latérale. La salle est une enclave humide conservant imprimées dans son stuc

poudreux les empreintes des générations qui se sont succédé à l'époque où le quartier était encore fréquenté et fréquentable. Les fauteuils y sont une denrée rare. Vous choisissez le numéro 7, troisième loge surplombant le côté gauche de la scène. Vous sentez que l'atmosphère est différente ici, apaisante, recueillie, sans l'égotisme rageur des autres lieux de vie. Un havre de paix. Vous vous blottissez sous l'immense caryatide taillée comme une déesse grecque, qui fixe ses yeux de pierre sur le tournoiement des pigeons. Elle conserve un mutisme séculaire, mais, autre enseignement que l'errance et la solitude vous ont inculqué, il existe des silences qui ne trompent pas. Vous ouvrez la bouteille d'alcool blanc que vous avez emportée avec vous et ingurgitez de longues gorgées qui vous arrachent des grimaces d'écœurement : boire autant n'est pas naturel, c'est malheureusement nécessaire. Vous vous enfoncez peu à peu dans une torpeur poisseuse. L'obscurité baignant l'ancienne salle de spectacle vous enveloppe dans son coton bleu. Les colonnes rejettent le plafond au bout d'une lointaine perspective. Isabelle, alors, croyez-vous, a un peu moins de réalité. C'est ainsi que vous comptez tenir, en vous persuadant que les choses sont sans mystère et sans beauté, que même le meilleur n'est pas grand-chose. Vous serrez la bouteille contre vous, repliez les jambes et baissez la tête, vous fondant dans la matière même du fauteuil. C'est le silence, pour le reste de la nuit. Des images : votre père transformé en lit d'hôpital, ses traits surnageant à la surface des draps, le visage maternel devenu un mouchoir humide, votre frère un taureau éructant, grotesque, se débattant dans une pièce minuscule, la parade animale des malades de la clinique, Isabelle s'arrondissant au point de devenir une boule compacte, sans tête ni membres. Ces images vous remplissent de dégoût. Vous avez froid et mal au dos, mais avez absorbé assez d'alcool pour entretenir la somnolence. Un cri retentit dans un terrain vague alentour. Le plancher grince. Un pigeon se juche sur le bord d'une fenêtre, devant un vitrail éteint, vous l'entendez roucouler à travers les vapeurs de l'ivresse. La nuit vire de côté, l'aube vous débusque. Vient l'heure où il vous faut, encore une fois, recommencer à vivre jusqu'au soir.

Vous descendez du bus après la zone industrielle, à la limite où débutent les pavillons, et continuez à pied. Le ciel est blanc, orageux. Le quartier est désert, pas une âme croisée en une heure de marche. Vous longez un jardin au milieu duquel deux vieillards hilares rebouchent un trou dans la terre avec des pelles. Leurs éclats de rire stagnent dans l'air immobile. L'un d'eux vous fait signe d'approcher. Comme vous refusez, ils enfournent d'autres pelletées dans la gueule noire du trou. Vous n'aimeriez pas vivre ici, mais vous convenez que ces rues, ces maisons identiques ont quelque chose de fascinant. La sensation d'exister est si engourdie que la vie doit être possible. Bien que vous ne soyez venu qu'une fois,

et de nuit, le bon chemin se déroule devant vous comme une évidence. Vous reconnaissez la rue ombragée, le trottoir que les racines des arbres soulèvent ici et là, la grille en fer forgée aux arabesques florales, la maison basse tout au bout, où vous avez passé la Noël. Une bande de gazon l'entoure et du gravier mène à l'entrée principale. Vous la trouvez massive, laide et grossière, à l'image de votre frère. Vous restez un moment sur le trottoir opposé, ne sachant que faire. Si Isabelle devait surgir à cet instant, vous seriez incapable de trouver une excuse justifiant votre présence ici autant que le silence des dernières semaines. Vous ignorez ce que vous venez chercher, ce qu'il y a à prendre. Vous contournez la maison par la droite. Sur les murs jouent les ombres des branches. Votre cœur bat la chamade. Vous traversez le jardin avec précaution. Apparemment, il n'y a personne pour vous surprendre, nul bruit pour vous trahir. C'est comme si vous n'étiez pas présent, que vous vous rapprochiez d'Isabelle en songe, dormeur ayant perdu la succession de ses rêves. Et c'est une sensation analogue qui vous saisit lorsque, camouflé par un massif de fleurs carmin, vous jetez un œil à l'intérieur du pavillon. Le moteur d'une voiture retentit au loin. Vous baissez la tête et retenez votre souffle. Une fois le silence revenu, vous vous redressez et collez le nez contre la vitre. Votre regard finit par percer la surface. Vous découvrez Isabelle endormie sur le canapé, la tête reposant sur l'accoudoir, une main dans le vide et l'autre sur la couverture légère posée sur elle, sur ce ventre qui vous fait aussitôt penser à quelque mont mythique. Après avoir pourchassé son image avec un tel acharnement, la retrouver ainsi, baignant dans la pénombre, offerte à vos regards, est si inattendu que vous avez du mal à y croire. Peut-être êtes-vous en train de fixer le sol du théâtre et d'imaginer tout ceci. Et pourtant la scène résiste à l'épreuve du temps. Son visage barré d'une mèche est incliné vers vous. Seule la fine membrane de ses paupières assure votre inexistence. Si elle ouvrait soudain les yeux, tout s'effondrerait, tout serait… Le téléphone trône sur le guéridon à côté de l'entrée. Vous avez envie d'appeler, de l'arracher au sommeil, d'extraire de sa passivité le mouvement qui la rapprochera de vous. À l'épier, il vous vient l'idée qu'elle n'accouchera pas, jamais, que son ventre a une autre fonction. Vous posez les doigts sur la vitre. C'est à ce moment-là qu'elle réagit, entamant la remontée vers l'éveil : sa main bouge, elle se passe la langue sur les lèvres, se tourne vers le dossier du canapé et respire un peu plus fort. Elle soupire. Vous vous éloignez et glissez derrière la haie des voisins. Vous descendez la rue sans perdre de temps. Vous ratez votre bus de peu. Vous le voyez s'éloigner devant vous, avec son contingent d'êtres moroses. Vous décidez donc de rentrer à pied, nageant dans l'éblouissement éthéré de la fin d'après-midi tel un somnambule. Vous repassez devant le jardin où se tenaient les deux vieillards. Ils ont disparu et le trou est

rebouché.

La nuit suivante, dans l'obscurité de La Sirène Bleue, vous surprenez une forme. C'est Isabelle, ce ne peut être qu'elle, cette façon de se mouvoir, de respirer. Vous vous accoudez à la rambarde et inspectez le parterre. Puis, en vous tordant le cou, vous vérifiez que la loge supérieure et le couloir menant à l'escalier sont vides. Elle s'éloigne, imprécise, revient lentement vers vous, émanant des ténèbres électriques. Vous la devinez sur la face interne de vos paupières. Vous ne savez que faire. Elle reflue à nouveau, fait le tour des loges, arpente la scène gondolée, remonte pour vous envelopper avec son haleine gravide. Lorsque vous levez une main pour la toucher, elle se déchire à la façon d'un voile de gaze. Elle vous indique le sac en plastique noir à vos pieds. Vous comprenez alors le sens de sa présence. Elle vous convie à n'être qu'un souffle, à vous libérer de toute entrave, à briller libre et inentamé. Autrement dit, elle cherche à faciliter votre union. Elle est si proche que c'est comme si elle vous intimait l'ordre de le faire. Comment lui résister ? Elle a forcément raison. C'est elle qui est revenue, après tout. C'est elle qui a fait le premier pas. Vous êtes soudain confiant, excité par la tournure des événements. Vous descendez l'escalier avec le sac et en videz le contenu au milieu du parterre. Les souvenirs forment un tas compact. Pas très haut cependant : si la quantité de papiers que génère une vie dépend de la richesse de ses interactions, la vôtre est clairement d'une pauvreté confondante. Vous sortez une petite bouteille de whisky de votre poche. Elle étincelle entre vos doigts, ce qui paraît vous ranimer. Vous frissonnez des pieds à la tête au contact des allumettes, enivré par l'odeur capiteuse d'un pouvoir sans limites. Vous avez le sentiment que vous allez enfin vous affranchir du carcan de votre vie actuelle, que vous allez accomplir un acte de haute portée au-delà duquel plus rien ne vous affectera. Mieux qu'un rite d'élévation, un sacrifice transcendantal. *Ceci*, chuchote-t-elle du fond de son éternité, *ceci n'est pas ta vie, ce n'est pas ta vie. Tu dois t'en délester, seul moyen de remonter le temps. Nous serons ensemble, loin de ce monde qui n'est pas pour nous. Notre amour sera parfait. Nous serons un, à tout jamais…* Vous noyez les papiers dans l'alcool et reculez d'un pas. Vous gâchez quelques allumettes avant de parvenir à vos fins. Les ombres détalent tout autour, alors que s'élèvent quelques flammes limpides. Vos jambes se dérobent. Écœuré, vous titubez dans un coin. De violentes crampes d'estomac vous font vous plier en deux et vomir abondamment l'alcool ingurgité dans la soirée. Le liquide expulsé est brûlant, aigre, mais le recracher vous soulage. Vous restez assis, adossé à une colonne, et fixez le brasier d'un œil résigné. Il y a une ambivalence en vous, comme si vous alterniez encore entre deux états opposés d'égale intensité : le

soulagement et la déception. Vous aimeriez vous lever et attiser le feu, faire quelque chose d'approprié, mais la migraine est si forte qu'elle vous cloue au sol. *Tu es un souffle à présent…* Vous imaginez Isabelle qui vous ouvre ses bras, ses jambes, son ventre magnifique, qui vous y accueille avec chaleur et affection. Avec les papiers qui se consument, ce sont vos jours qui s'effacent progressivement, ces mensonges auxquels seuls les souvenirs donnent chair. Vous avez donc de bonnes raisons d'espérer. Le temps passe. Le feu est sur le point de s'éteindre quand les premières lueurs du jour éveillent les hauts vitraux. C'est un petit tas grisâtre et fumant que les bourrasques glaciales éparpillent aux quatre coins de la salle. Vous vous en détournez. Allongé par terre, amorphe, vous fixez les fresques naïves du dôme, qui vous rappellent celles ornant la chambre du nourrisson. Isabelle se dilue dans l'aube. Impossible de bouger un membre. Vous vous enfoncez dans un puits de migraine comme en un champ grondant de parasites. C'est comme si, réellement, vous quittiez votre enveloppe corporelle. *Tu es un souffle à présent…*

Vous fermez les yeux. Vous les rouvrez. Isabelle est assise dans le canapé, dos contre l'accoudoir, un livre entre les mains. Elle a jeté un chandail autour de ses épaules. Vous l'épiez, accroupi derrière la fenêtre du salon, le corps gagné par l'ombre verdâtre. La rue dort. Vous êtes seul avec elle, de part et d'autre d'une vitre. Elle est si proche. Elle tourne les pages d'une façon indolente. Son front s'incline parfois, ses yeux tombent et se ferment. Elle sursaute, se repositionne dans le canapé et retrouve le fil coupé des phrases imprimées. Vous fermez les yeux. Vous les rouvrez. Vous vous trouvez dans une petite artère commerçante. Quelques vieilles femmes inspectent les étals des boutiques. Vous longez la bordure du trottoir, loin d'elles. Isabelle est devant, à une dizaine de mètres environ. Dix mètres est une distance raisonnable, ni trop près ni trop loin : ainsi, vous ne risquez pas de la perdre de vue et elle ne risque pas de vous surprendre. Même en plein jour, votre cœur bat plus fort dès que vous tournez la tête vers sa forme épanouie. Vous êtes si absorbé par votre tâche qu'il vous arrive de bousculer l'une de ces harpies en fichu. Vous craignez que leurs reproches ne vous trahissent, mais elles ne font rien. Elles lèvent un regard noir vers vous, s'arrêtent un instant, puis font un pas nerveux de côté, comme s'il ne s'était rien passé. Vous devez faire peur, c'est certain. Vous ne vous lavez plus et une méchante barbe vous mange la moitié du visage. Isabelle a enroulé la lanière d'un sac à provisions autour de son coude plié. Elle pénètre dans un magasin, en ressort du même pas écrasé, un peu claudiquant. Vous vous cachez derrière une colonne de journaux. La sueur coule dans le col de votre chemise. Un groupe d'enfants circule entre elle et vous. On rit. On se bouscule. Une fillette se met à pleurer. Heureusement, Isabelle ne se retourne pas et traverse au passage piéton. Feu vert, rouge. Vous la

perdez de vue. Vous fermez les yeux. Vous les rouvrez. Isabelle est dans une voiture, côté passager. Seule sa tête minuscule émerge du siège en vinyle. Votre frère est assis à ses côtés, mais il ressort précipitamment en laissant la portière ouverte. Le voilà traversant la route, se ruant vers le pavillon. Il a dû oublier quelque chose, ses clefs, ses papiers, cela importe peu. Sa masse énergique vous est plus que jamais odieuse. Malgré sa taille, il ressemble à un enfant qui vient de naître, d'une blancheur sans éclat ni relief. Vous l'entendez grogner dans le vestibule. C'est une bête, pensez-vous, un vulgaire animal, avec son mélange de sueur et d'insouciance, de jeunesse brute. La colère vous envahit. Et la honte. Vous n'étiez pas loin d'eux, voire dangereusement près, lorsqu'il a jailli de la voiture, et il s'en est fallu de peu qu'il ne vous renverse. Vous vous êtes jeté derrière un massif et vous attendez à présent qu'il ressorte de chez lui. Vous vous glissez contre le mur du salon, votre poste d'observation habituel. Il doit se trouver juste au-dessus de votre tête : des tiroirs ouverts et fermés, des pas, un bruissement si distinct qu'il pourrait être produit par les cheveux au sommet de votre crâne. Vous vous aplatissez contre la pierre, sans pour autant avoir envie de regarder à l'intérieur de la pièce. Les pas quittent le salon, vous les retrouvez devant la porte d'entrée, puis sur le trottoir en face. Vous vous approchez de l'angle du mur. Il remonte dans la voiture auprès d'Isabelle. Elle ne bouge pas. Obéissante, soumise. Ils se rendent certainement chez le médecin. Peine perdue. Vous savez que son ventre conservera encore longtemps sa forme actuelle, qu'il ne risque pas de se refermer de sitôt, en tout cas pas avant… Vous fermez les yeux. Vous les rouvrez. C'est nuit noire. Vous courez le long des voies de chemin de fer. Il y a des dessins à la craie, des contours d'objets projetés au sol, ce sont des marques fantômes signalant la teneur d'un réel évanoui. Vous courez, à moitié aveuglé. Files de réverbères, hangars au bout des quais de chargement, grillage graisseux délimitant les voies. Tout un monde exténué, en passe lui aussi de s'affaiblir en sa propre représentation limitée, en son propre décor. Le grillage est sectionné. Vous passez de l'autre côté, en *zone interdite*. Vous vous plantez au milieu des voies. Les feux de signalisation semblent exécuter une gigue macabre, ce pourrait être une réunion d'esprits. Vous vous allongez sur les pierres luisantes du ballast et fermez les yeux. La nuit vous effleure. L'équilibre entre immobilité et fuite est appréciable. Mais cela ne peut durer plus longtemps. Vous fermez les yeux. Vous les rouvrez.

Vous retournez à La Sirène Bleue. La situation a changé, comme si le brasier avait replacé le théâtre sur la carte et dans les mémoires. Des gens l'ont occupé. Vous retrouvez des canettes de bière autour des restes d'un feu de camp, des mégots et de vieilles couvertures. À partir de ce moment-là, vous perdez tout

intérêt pour ce lieu où la lumière ne fait que s'éteindre, ce qui justement vous plaisait, alors que vous pensiez être le seul à en profiter. Comme pour ponctuer vos pensées, les planches des palissades extérieures grincent et des rires flottent devant l'entrée du bâtiment. Vous avez juste le temps de vous cacher derrière le muret du balcon, dans l'ombre de la caryatide. Pour quelque obscure raison, vous vous sentez coupable. Et déçu. Avec quelle aisance autrui s'est emparé de la place convoitée et vous en a délogé. À croire que vous ne l'avez jamais réellement occupée. Vous collez votre visage contre la paroi moisie et jetez un œil en bas. Trois hommes et une femme sont agenouillés près du feu qu'ils tentent de relancer. Ils sont ivres et parlent fort. Ils balancent les canettes vides qu'ils ramassent par terre. Le plus étonnant, à la faveur de la pénombre, est leur haut degré de ressemblance. On dirait quatre exemplaires du même individu grand et fin, portant jeans et Bomber noirs, crâne rasé ou cheveux courts pour la fille. Ils ont l'air de bêtes sauvages. Peut-être le sentiment de violence vient-il de leur identité reniée, de la meute au sein de laquelle l'agressivité est forcément décuplée. Leurs hurlements ricochent contre les colonnes, et, selon l'acoustique particulière, emplissent l'espace tout entier, sans que l'on sache précisément où ils naissent. Ils ont des armes blanches. Tout à coup, la mort est pleinement présente dans la salle, vous ne pouvez plus feindre de l'ignorer. Vous la trouvez même séduisante, comprenant la nature du plaisir qu'ils éructent et crachent si vulgairement. Vous vous allongez sous le fauteuil et attendez qu'ils s'en aillent. L'un des hommes couche avec la fille. Vous entendez leurs gémissements, leurs orgasmes brefs et secs. Puis tout se confond dans un demi-sommeil. Vous quittez l'endroit alors qu'ils sont endormis, juste après le lever du soleil, avec l'idée que vous ne reviendrez plus. Un jour livide aplanit les murs de la ville. Il n'y a rien sous la surface. Le réel est aussi pauvre que ce que la vue en saisit.

Un détail. Une journée parmi tant d'autres. Elle garde une place à part dans votre mémoire, car elle rompt avec les disputes familiales qui émaillent votre enfance et dont vous êtes le témoin passif. Votre père est un homme distant, dur, accaparé par son travail. Le peu d'affection qu'il semble avoir en lui, il le réserve pour votre frère, qui n'en a cure. Celui-ci en profitera d'ailleurs pour quitter les lieux à la première occasion et continuer ses études en pensionnat. Vous êtes un enfant solitaire, frayant peu avec vos camarades. L'un d'eux cependant vous invite à son anniversaire et, poussé par votre mère, vous vous y rendez. Le jardin est rempli d'enfants déguisés, de décorations et de ballons. Un adulte a enfilé un costume de clown et jongle en exécutant des pas de danse. Les balles volent haut dans les airs et vont se perdre dans les nuages. Mais c'est un piètre jongleur. Les balles s'entrechoquent et roulent vers la clôture. Un enfant se rue vers les précieux

trophées. « Bien, chers amis ! Et maintenant, place à la magie. » La voix du clown est enrouée, il y perce une pointe de lassitude. On sent qu'il est mal à l'aise dans le costume. Le masque entrave sa respiration. « T'es même pas un vrai clown ! — Faux ! Je m'appelle Ouzon et je suis le plus illustre des clowns. » Sans se démonter, il feint de lui botter les fesses, ce qui provoque l'hilarité générale. D'autres tours s'échafaudent au milieu du jardin. « Mais comment est-ce possible ? Comment le ballon a-t-il pu changer de couleur ? » Sauf que le premier ballon s'étire dans son dos et jette un œil rouge par-dessus son épaule. « Alors ? Où se trouve la pièce de monnaie ? » Sauf que, lorsqu'il ouvre des bras étonnés, la pièce glisse par la manche que sa femme a rafistolée le matin. Au-delà de la gaieté surjouée, le père déguisé ne compte pas. Seul rayonne le clown, créature grotesque, empoisonnée. Le tissu est sale, la déchirure sur la manche est une petite bouche qui ne s'adresse qu'à vous. *Je t'ai eu ! Je t'ai eu ! Je t'ai eu !* Le clown exécute une roulade et se retrouve devant vous. Pensant bien faire, il vous prend dans ses bras et se met à tourner sur lui-même, de plus en plus vite. Les autres ne le remarquent pas, mais il semble aussi gêné par le contact physique que vous. C'est la raison pour laquelle il vous étreint aussi fort. Vous sentez ses doigts pénétrer profondément dans votre chair, comme les serres d'un vautour. Vous jetez un regard à votre mère, mais ne la trouvez pas. Le masque hideux envahit votre champ visuel. L'assemblée rit sévèrement. Les protestations s'étranglent au fond de votre gorge. Vous contemplez le monde tournoyant qui se déforme et s'aplanit comme sous l'effet d'un acide. Il n'y a plus de jardin, plus de clôture, plus d'enfants ni de pavillon, seulement les lignes monotones d'un monde où vous êtes seul. Impuissant, vous fermez les yeux et vous laissez aller, vaincu par le charme vénéneux de la ronde. Le paradis devient dépossession.

Vous entendez des voix. Vous les avez toujours entendues. Ce sont elles qui vous poussent à agir, à commettre l'irréparable. Vous vous mettez en mouvement. Hors du théâtre, au bout de l'avenue, après le carrefour et ses voitures de dealers en maraude, dans le quartier voisin, accélérant le long de bâtiments sombres, traversant les flaques des réverbères. Vous percevez tout cela, mais comme d'un autre monde, d'une distance immense, sans ensemble. Vous pressez le pas. Les anonymes vous scrutent avec dureté. Vous présentez un avantage sur eux, celui de ne plus avoir de libre arbitre. Vous trébuchez au coin d'une rue. La douleur ressentie dans la jambe n'arrête pas votre progression aveugle. Vous vous contentez de boiter un peu plus vite, n'y faites guère attention, totalement concentré sur l'instant et les quelques moments à venir. Vous n'avez plus la possibilité de repousser les voix, si seulement vous l'avez eue un jour. Au fond, vous ne le souhaitez pas, tant le plaisir de s'y abandonner enfin, et complètement,

est grand. Ce sont des appels à la perte de contrôle. Des chants de frustration et d'urgence. Vous vous demandez si votre frère les entend également. Peu probable. Rien ne résonne dans vos rapports, rien ne cristallise, ni haine ni rancœur. L'absence de toute forme de contact avec lui, cependant, prouve sa réalité. C'est ironique, et vous détestez l'idée, mais le fait qu'il n'est pas vous, absolument, est une sorte de point d'ancrage tordu. Les immeubles laissent place aux pavillons. Une allée arborée. Des abris. Un jardin à droite, avec un trou rebouché au milieu. Vous êtes fatigué. Les voix vous portent et pèsent tout à la fois. Vous tournez à droite, à gauche, car elles vous disent de le faire. Vous butez contre une racine échappée du trottoir. L'élancement dans la jambe est plus vif. La rue basse, bordée de maisons proprettes rangées derrière leurs grilles, exhalant des bouffées de sommeil. Que vous longez, que vous traversez discrètement. Vous reconnaissez le croisement, la maison rectangulaire. Vous êtes devant l'entrée, puis dans le jardin. Vous glissez sous la fenêtre du salon, qui, contre toute attente, est entrouverte. Vous la poussez, la nuit change d'axe sur les carreaux, comme si elle basculait à l'intérieur de la pièce. Vous grimpez sur le bord en grimaçant, pénétrez dans la touffeur du pavillon après que vous avez repris votre souffle. Un si long chemin jusqu'ici. Vos tempes pulsent agressivement sous la peau si fine qu'elle pourrait se déchirer. Tout est endormi. Vous vous promenez dans le salon en essayant d'être le plus léger et le plus silencieux possible. Vous faites le tour de la table, suivez les armoires et leurs rangées de livres vers la masse gris clair du canapé. Vous effleurez le tissu grêlé, vous le palpez et le caressez comme s'il s'agissait d'une peau humaine, comme si, à force de l'accueillir et de la soutenir, le meuble était devenu Isabelle. Vous enfouissez la tête entre le coussin et l'accoudoir, inspirez profondément. Vous cherchez à en extraire un pouls, une chaleur. Cela vous remplit d'un désir persistant et vague, vaguement répulsif, montant. Vous avez envie de vous allonger, mais le salon manque de place, comme tout le reste d'ailleurs, comme toutes ces vies étriquées, aliénées, vendues par lots de temps. Il suffit de voir les photographies et les bibelots sur les étagères : la même stérilité, la même banalité confinant à l'inexistence la plus pauvre. Mais vous, vous n'êtes pas dupe. Tout s'efface déjà. La tension remonte et se dilate. Vous la sentez battre de plus en plus fort dans vos veines. Le malaise devient colère, fureur. Vous voyez rouge. Vous avez, découvrez-vous avec étonnement, une longue barre en fer dans la main. Son contact vous excite davantage. Quand la lumière surgit brusquement dans la pièce, elle est comme un embrasement de rage. Vous perdez conscience de la continuité des actions. Vous vous retournez. Votre frère est dans l'encadrement de la porte. Il a toujours le doigt sur l'interrupteur lorsqu'il vous reconnaît. Vous sentez qu'il n'en croit pas ses yeux. Il fait un pas vers vous, vous en faites un vers

lui. La vue de son ventre imberbe et rose entre les pans de la robe de chambre vous donne envie de vomir. « Qu'est-ce que tu fous ici, bordel ? Tu n'as pas… » Il arrête de parler dès qu'il remarque la barre en fer qui tremble irrésistiblement dans votre main, comme si c'était vous qui tentiez de contenir l'énergie brute de l'arme. Vous échangez un regard lourd, intense, le premier de votre vie peut-être. S'il n'agit pas immédiatement, s'il demeure figé et muet (il est bien plus fort que vous après tout, il pourrait vous clouer au sol d'un geste), c'est parce qu'une partie de lui s'y attendait et l'espérait. Vous ne voyez pas d'autre explication. Vous deviez le faire, il le comprend. En dépit des différences extérieures amassées tels des trésors clinquants, travail, femme, maison, il est comme vous, sans raison, sans légitimité, un fantôme, depuis le commencement. Un lien existe bel et bien entre vous, négatif. Voilà pourquoi il baisse les bras. Il est évident que cela ne durera pas. La raison va reprendre le dessus, à la première occasion il vous empêchera de tout détruire. Mais pour l'instant, il y a cette oscillation entre vous, cette parenthèse troublante où vous échangez les rôles. Vous avez un moment d'absence. Vous fermez les yeux. Les rouvrez. Votre frère rampe à terre sur les coudes et les genoux, haletant et gémissant grotesquement, sonné comme un bœuf qu'on mène à l'abattoir. D'ores et déjà, il n'est plus tout à fait lui, vous n'êtes plus tout à fait vous. L'onde du coup assené continue de se répandre dans votre épaule, après vous avoir brûlé la paume, et vous remplit d'énergie. Vous reculez d'un pas, fermez les yeux, les rouvrez. Votre frère est allongé sur le tapis, face contre terre. Il ne bouge plus, il semble s'être endormi. Ses yeux sont clos. Un grand silence plane sur lui. La barre en fer maculée, vous vous dites que c'est elle, a ouvert une faille pleine de sang noir en travers du crâne. Vous contemplez avec fascination le liquide épais qui sort de sa tête et vient lentement teinter le tapis en suivant les boucles des mèches. La tempe est quadrillée de veines gonflées, l'oreille atrocement tuméfiée, violette : vous espérez que la peau va rompre de ce côté-là, libérant ce qu'elle cache. Il tient une position intermédiaire. Allongé comme le père, mais à l'envers, visage caché, résistant. Quelle perte de temps. Mais tout est fini à présent. Le corps est à vos pieds, vidé de toute expressivité, ressemblant plus que jamais à un animal avec ses gros mollets blancs dépassant de la robe de chambre et les plis abjects de son cou. Il ne se passe rien. Rien ne trouble le calme qui s'empare de vous. Pour la première fois de votre vie, vous n'avez plus peur. Vous titubez, lâchez la barre qui rebondit sans bruit sur la moquette. Vous fermez les yeux. Puis les rouvrez. Les nuées de points blancs se dissipent. Vous tournez la tête. Isabelle aurait pu fuir, sortir dans la rue et alerter les voisins. Elle aurait pu choisir le monde extérieur. Inexplicablement, elle est là, avec vous. Elle s'est retranchée dans un coin du salon, à gauche du canapé, sous la fenêtre respirant

son reste de nuit, découpant déjà un liséré plus clair autour des toits. Le tapis est plissé, quelques livres sont tombés à ses pieds. Isabelle. Ses yeux écarquillés levés d'entre le désordre ensommeillé de ses cheveux, vers vous, à travers vous. Les voix répètent son nom. Vous faites un pas vers elle. Elle ne bouge pas. Elle vous attend. Mais elle a dû crier, vous vous en rendez compte à la manière dont l'air tremble encore, à un écho, un froissement de la peau autour du menton et du front. Ni faiblesse, ni lâcheté. Tout est fini. Vous n'avez plus rien à prouver. Vous n'avez plus la nécessité de vivre en vain. Vous fermez les yeux. Les rouvrez. Vous surplombez le corps étendu d'Isabelle. Elle s'est laissé faire sans opposer de résistance, plongée dans ce qui doit s'apparenter à une forme de catalepsie. Des tremblements nerveux la parcourent, si infimes qu'ils pourraient être des frissons provoqués par la fraîcheur de l'aube. Elle attend que vous passiez à l'acte et la rejoigniez. Vous vous agenouillez à ses côtés, ouvrez un à un, avec lenteur, les boutons nacrés de sa chemise de nuit. Le torse révèle sa plénitude : les seins arrondis et tombants, les ocelles presque noirs des tétons plantés très bas, comme désaxés ou d'un poids trop grand pour la peau fragile, auréolés d'un segment de chair rosâtre et d'un fin duvet plus clair, le zigzag ancien des veines autour de la boule durcie du nombril, les poils entre les jambes… Vous avez l'estomac contracté, les muscles noués. Pour vous calmer, vous caressez longuement l'arche de son ventre, manière d'apprivoiser ce qui, en cette fin de nuit, vous appartient, est à vous, est vous. Vous percevez un mouvement dans le flanc d'Isabelle. C'est furtif, effarouché. Vous enfoncez deux doigts sous les côtes. Elle retrousse les lèvres, révulsée. Vous continuez vos palpations sans renouer contact avec ce qu'il y a à l'intérieur et qui vous a envoyé un signal. Vous finissez par douter. Non, Isabelle n'accouchera pas, c'est une évidence. Elle l'aurait fait depuis longtemps, si tel était le cas. Ils se sont trompés. Ils ont mal analysé les données. Il n'y a pas d'autre explication. Votre inspection cesse quand un éclat de jour fiévreux vous fait relever la tête. Vous apercevez les maisons du quartier bizarrement imbriquées les unes dans les autres, écrasées et agglomérées en un défilé rocheux. Et au-dessus, jetant ses premiers rayons, le soleil, sous la forme d'un œil immense, rouge sang. Les voix redoublent d'intensité, à l'unisson. Vous manquez de défaillir, vous retenant de justesse au canapé. Vous êtes si près, si près du but. « Ne t'inquiète pas… Je suis là pour toi… Je suis là… Nous allons nous aider… Nous sommes ensemble… Tout va bien se passer… Je te le promets… Je te le promets… Nous devons être ensemble… C'est ainsi que les choses doivent être… Ensemble, tu comprends ?… Ensemble… C'est ainsi… Ne t'inquiète pas… Surtout ne t'inquiète pas… Je suis là… Je suis là pour toi… Ensemble… C'est naturel et logique… C'est normal… C'est ainsi que les choses doivent être… N'aie pas

peur… » Elle ne cille pas. Sa gorge est gonflée d'air. Des gémissements inaudibles s'échappent de ses lèvres, avec un peu de salive aux commissures, alors que ses grands yeux incrédules fixent obstinément le plafond. Elle aurait pu partir. Elle aurait pu choisir la fuite. Mais elle est là, avec vous. C'est un fait, le seul qui compte. Vous devez agir avant que le jour ne soit complet. Vous êtes là pour cela. Elle aussi. Vous tournez la tête. Votre frère baigne dans une petite mare noire et réfléchissante comme un miroir. Les voix vous font mal. Elles sont trop pressantes, vous craignez de vous dissoudre en elles. Vous vous relevez. Vous allez dans la cuisine et inspectez les tiroirs afin de récupérer un long couteau. Une voiture passe dans la rue. Une radio. Une porte claque. Des pas sur le trottoir. L'aboiement sans conviction d'un chien dans un jardin. Le monde affaibli paraît loin de vous. Vous avez réussi. Vous allez réussir. Vous reprenez votre place dans le carré de lumière fade. La paupière droite d'Isabelle tressaute, son front se ride. Puis des larmes coulent en silence sur ses joues, sans que, étonnamment, le reste du visage ne bouge. Les larmes forment deux sillons délicats. Il est trop tard. Elle le comprend. C'est pour cela qu'elle est docile. Elle comprend ce que vous traversez, ce que vous avez traversé, ce que vous avez enduré, pour rien, pour elle. Elle sait ce que vous allez lui faire. Le demi-soleil brûle la vitre. Vous fermez les yeux avec force, le plus longtemps possible. Vous sentez quelque chose au niveau des genoux, une humidité, une moiteur. Vous rouvrez les yeux. Une flaque transparente grandit entre ses jambes avec un léger chuintement. Sa nuisette est trempée. Vous pensez d'abord à du sang, puis à de l'urine, mais le liquide expulsé est trop abondant, il ne semble jamais devoir s'arrêter de couler. Elle est toujours perdue dans un rêve, comme si elle était stupéfaite. Vous levez le couteau au-dessus de son ventre. Fermez les yeux. Elle vous attend. Elle attend que cela finisse. L'œil rouge sang vous y chasse également. Vous n'auriez jamais dû vivre. *Je te pardonne… Je te pardonne…* Le temps manque. Elle se vide. Les voix tressent leurs fils barbelés. Vous rouvrez les yeux. Vous pensez au champ de basalte, à la présence dans le théâtre. Le couteau entre vos doigts semble hésiter entre présent et futur à accomplir. *Tu comprends ? Je te pardonne…* Isabelle pleure sans bouger un muscle. Sa poitrine se soulève légèrement. Elle attend la fin, le soulagement. Votre main vacille. Vous reposez le couteau, à bout de nerfs, devant le masque immobile. Le relevez soudain avec une ferveur accrue. C'est à votre tour de pousser une faible plainte. Vous vous trouvez ridicule. Vous fermez les yeux. Les rouvrez. *Je te pardonne…* Vous réalisez à quel point le moment est crucial. Les années gâchées et la solitude n'auront bientôt plus d'importance. Au fond, vous faites ce que vous auriez dû faire depuis longtemps. Chercher une union indéfectible. Plonger dans l'amour immense que vous n'avez jamais reçu ni

donné, avec toute l'intensité déchirante engendrée par le manque, et qu'elle s'y noie à son tour. Vous repaître de son silence dénué de voix, comme s'il était vôtre. Loin du monde qui, ne la comprenant pas, ne peut que condamner une telle symbiose, en réalité la plus belle forme qui soit. C'est une danse, une transe. Vous auriez dû le faire depuis longtemps. Bien avant que votre frère ne s'interpose. Dès l'enfance, quand les voix se sont levées et que votre vie a commencé à dériver sans que vous ne le sentiez. C'était en vous, inscrit dans vos gènes. Le besoin d'un amour si parfait et absolu qu'il en est inhumain, immaculé en dépit de tout le sang versé. Pour être honnête, vous n'êtes pas très sûr de ce que cela implique, mais vous savez que vous avez toujours été prêt, dès le départ tendu vers ce but unique, cet accomplissement ultime. Mais, évidemment, rien de tout cela n'est jamais arrivé.

Suivez l'actualité de la Série Noire
sur les réseaux sociaux :
https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire
https://twitter.com/La_Serie_Noire

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture : Photo © plainpicture / neuebildanstalt / Rumbach (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

SYLVAIN KERMICI

HORS LA NUIT

Roman noir

« Vous traînez dans la gare. Nulle envie d'acheter un billet. Vous goûtez simplement l'atmosphère de ruche effervescente. Les gens montent et descendent des trains, se croisent dans le hall sans manifester la moindre émotion. Ils se déversent en grondant au-dehors, dans l'avenue obscurcie par l'orage naissant, ou dans les tunnels d'accès au métro. Ils glissent sans s'arrêter le long des murs, vers le soir et la nuit. C'est la vie, la vie et son organisation, c'est la façon dont les choses se sont mises en place, à l'infini, c'est la vie et son indicible menace, son malheur toujours sur le point d'arriver… »

Hors la nuit, premier roman de Sylvain Kermici, nous immerge dans un esprit qui s'égare, gangrené par l'obsession ; et s'attache à décrire avec minutie le lent basculement d'un homme dans la démence. Mais c'est aussi le récit d'un amour hors norme, d'un désir absolu et désespéré d'union, qui ne pourra jamais trouver d'apaisement. Jamais dans ce monde-ci, où règnent la confusion et la nuit.

Cette édition électronique du livre
Hors la nuit de Sylvain Kermici
a été réalisée le 24 octobre 2014 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070147168 - Numéro d'édition : 271985).
Code Sodis : N65250 - ISBN : 9782072567315.
Numéro d'édition : 271986.
Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo